

MANIOC.org

Réseau des bibliothèques

Ville de Pointe-à-Pitre



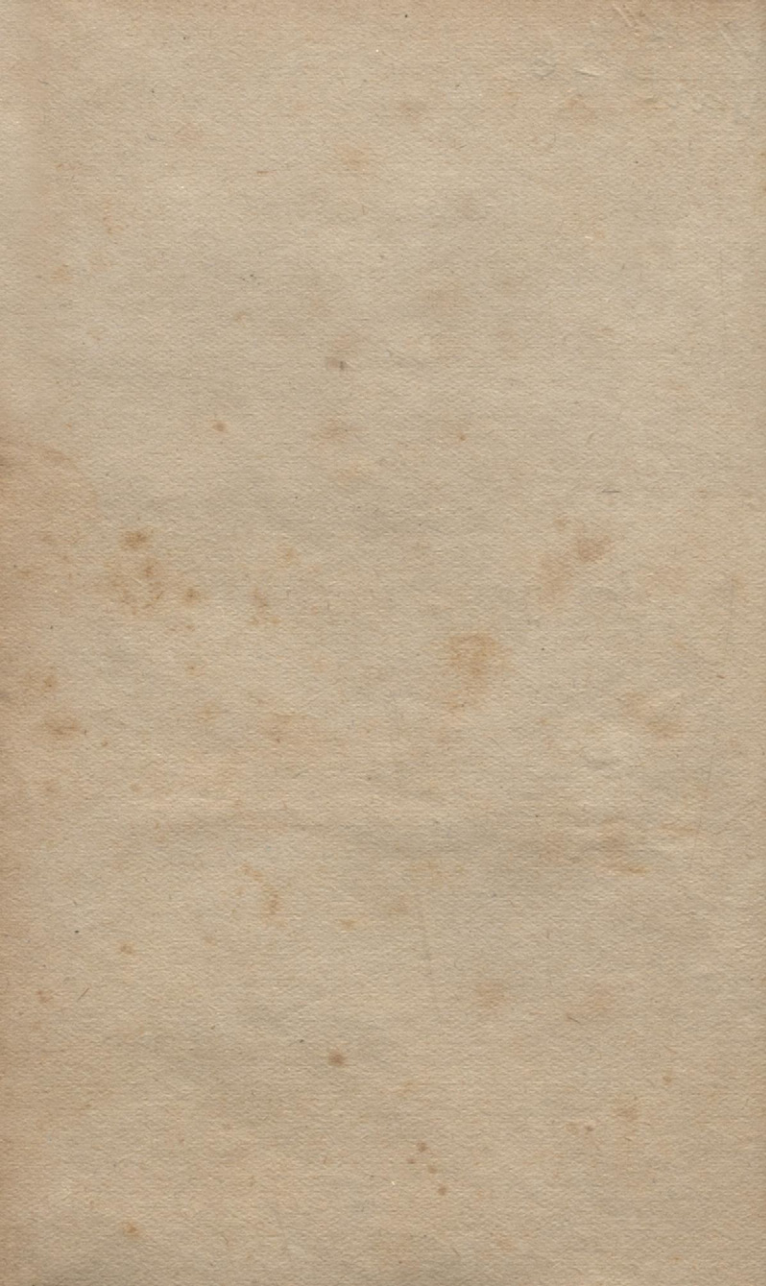
Part 76







~~Cette date~~  
Mars 76.





*Outille Guyon*

**UN VOYAGE D'ÉTÉ  
AUX TROPIQUES**

IL A ÉTÉ TIRÉ :

55 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma  
numérotés de 1 à 55

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés  
pour tous pays



9104  
COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS HEA

LAFCADIO HEARN

# Un Voyage d'Été aux Tropiques

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

MARC LOGÉ

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS  
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXI

0514

## DU MÊME AUTEUR

---

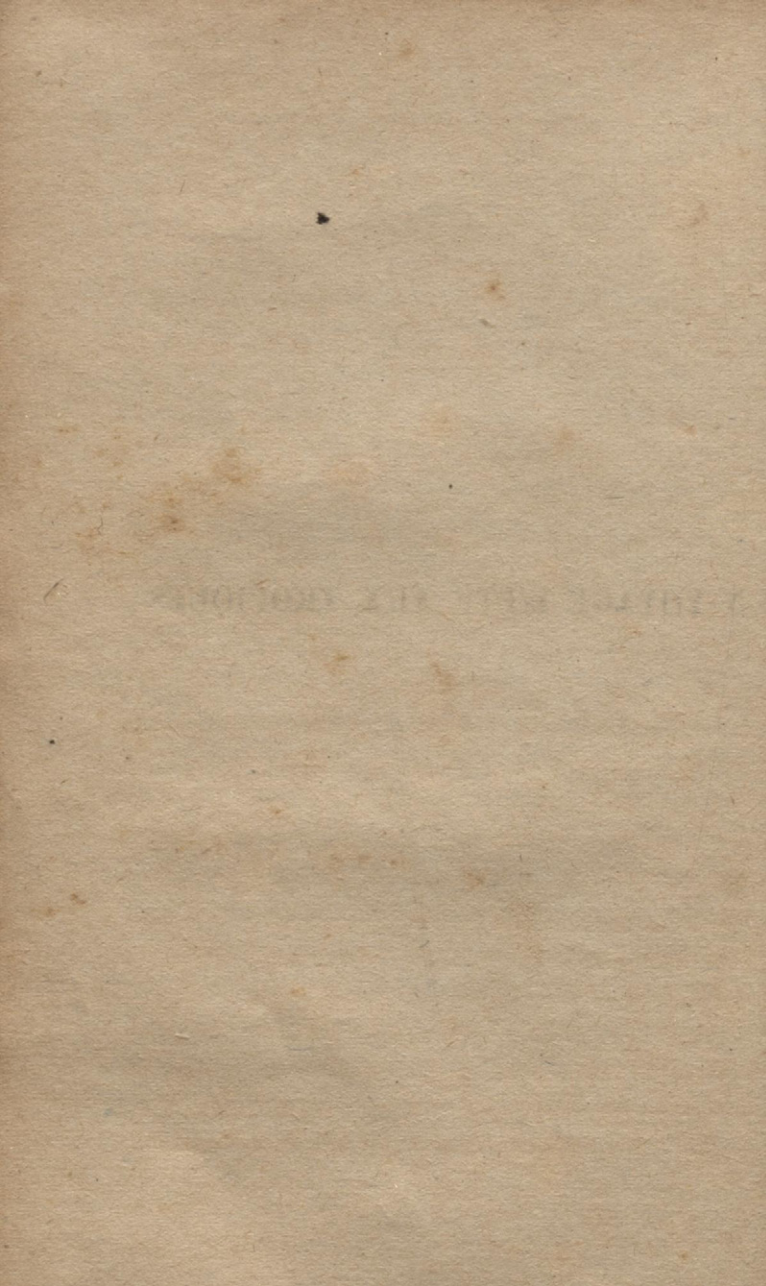
KWAIDAN ou <i>Histoires et Etudes de choses étranges</i> , traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Avec un portrait .....	1 vol.
FEUILLES ÉPARSES DE LITTÉRATURES ÉTRANGES ( <i>Histoires reconstruites d'après les livres des Anvari-Soheïti, Baital Pachisi, Mahabharata, Pantchatantra, Gulistan, Talmud, Kalewala</i> ). Traduites et précédées d'une préface par MARC LOGÉ .....	1 vol.
CHITA. <i>Un Souvenir de l'île dernière</i> . Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ .....	1 vol.
LA LUMIÈRE VIENT DE L'ORIENT. <i>Essais de psychologie japonaise</i> . Traduits de l'anglais par MARC LOGÉ .....	1 vol.
KOTTO, traduit de l'anglais par JOSEPH DE SMET ..	1 vol.
FANTOMES DE CHINE. <i>Six Légendes</i> . Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ .....	1 vol.
YOUMA, roman martiniquais. Traduit par MARC LOGÉ ..	1 vol.
CONTES DES TROPIQUES. Traduits de l'anglais par MARC LOGÉ .....	1 vol.
LE JAPON. Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ ....	1 vol.
LE ROMAN DE LA VOIE LACTÉE. Traduit par MARC LOGÉ ..	1 vol.
ESQUISSES MARTINIQUAISES. Traduit par MARC LOGÉ ..	1 vol.
EN GLANANT DANS LES CHAMPS DE BOUDDHA. Traduit par MARC LOGÉ .....	1 vol.
LETTRES JAPONAISES, 1890-1893. Traduction de MARC LOGÉ .....	1 vol.
AU JAPON SPECTRAL. Traduit par MARC LOGÉ .....	1 vol.
ÉTUDES BOUDDHISTES ET RÊVERIES EXOTIQUES. Traduit par MARC LOGÉ .....	1 vol.

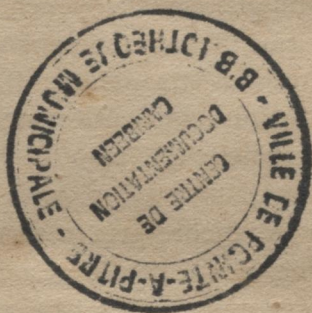
### *En Préparation*

PÈLERINAGES JAPONAIS .....	1 vol.
----------------------------	--------



**UN VOYAGE D'ÉTÉ AUX TROPIQUES**





I

...Un long *steamer* d'acier, étroit et gracieux, à deux mâts, à la cheminée orange, charge sa cargaison à l'embarcadère de la rivière de l'Est à New-York. Par les écoutilles béantes on aperçoit un monceau de barils; les treuils à vapeur grincent, tandis que le fret est descendu. Il fait une matinée de juillet, sans air, d'une chaleur accablante.

Le pont du navire éveille l'idée de voyages passés et de voyages à venir. Sous les tentes blanches des fauteuils traînent çà et là, portant chacun un occupant qui fume en silence,



ou qui sommeille, la tête penchée. Un jeune homme se réveille au moment où je passe, me dirigeant vers ma cabine; il tourne vers moi des yeux noirs particulièrement lumineux, des yeux créoles. Il vient sans doute des Antilles.

Le matin est encore gris, mais le soleil dissipe la brume. Peu à peu la grisaille disparaît et un bleu vaporeux, pâle et beau, — un bleu immatériel du Nord, — colore l'eau et le ciel. Soudain, un coup de canon fait vibrer l'air pesant : c'est notre adieu à la côte d'Amérique. Nous bougeons. L'embarcadère recule et se voile d'une teinte bleuâtre. Des buées diaphanes semblent avoir capté la couleur du ciel, et même les grands dépôts rouges prennent un léger reflet bleu à mesure que nous nous en éloignons. L'horizon a maintenant un rayonnement vert... Autrement l'impression est pareille à celle qu'on éprouve en regardant à travers des verres très légèrement bleutés.

Nous passons sous la voûte colossale du pont immense : puis la statue de la Liberté se dresse au-dessus de nous pour quelques instants, semblant tourner vers nous, puis détourner, la beauté solennelle de son impassible visage

de bronze. Les teintes s'avivent, le ciel bleuit davantage. Une brise se lève.

La mer prend ensuite une nuance nouvelle et dardé des lueurs vert pâle. Elle commence à parler. De petites vagues se haussent comme pour nous regarder, caressant les flancs du navire, et se murmurant tout bas l'une à l'autre.

Au loin, la mer révèle çà et là de brefs blanchissements; le navire se met à tanguer. Nous approchons des eaux de l'Atlantique. Maintenant le soleil est haut dans le ciel, presque au-dessus de nos têtes! Quelques longs nuages minces sillonnent le ciel tendre, longs écheveaux blancs et floconneux. L'horizon a perdu son reflet vert; il est d'un bleu spectral. Les mâts, les espars, les vergues, les canots blancs et la cheminée orange, les lignes claires du pont et de la balustrade blanche se détachent contre la lumière teintée et prennent un relief éblouissant. Bien que le soleil chauffe, le vent est froid; son souffle régulier et fort vous évente et vous berce. Et le chant somnolent des machines, — *dodo hey! dodo hey!* — vous endort.

...Vers le crépuscule, la teinte glauque de la



mer disparaît : l'eau est bleue. Elle est pleine de grands scintillements, comme des sillons qui s'ouvrent et se referment sur une surface blanche. Elle crache des embruns en une bruine incessante. Parfois elle s'élève et soufflette le flanc du *steamer* avec un bruit pareil à celui d'une grande main nue. Le vent se fait rude et joyeux. Des bouts de cordage cinglent comme des fouets. Un immense bourdonnement noie le son des voix, — un bourdonnement composé de bruits divers : plaintes des poulies, sifflement des cordages, battement du canevas, rugissement des bastingages dans le vent. Et ce mélange sonore, toujours plus violent, a un rythme véritable, un crescendo et un diminuendo dont le tangage régulier du navire bat la mesure, comme une grande voix criant : *Whoh! oh! oh! — whoh! oh! oh!...*

Nous approchons des centres vitaux des vents et des courants. On a de la peine à marcher sur le pont contre le souffle toujours plus puissant du vent. Maintenant, le monde entier est bleu; nul nuage n'est visible, et la transparence et le vide parfait qui nous environnent font que l'immense puissance de cet agent invisible est à la fois surnaturelle et



effrayante. A chaque tour des machines, le loch pleure exactement comme un petit chien, et on l'entend bien à seize mètres de distance, malgré tout le vacarme.

L'heure du couchant approche. Pendant tout le cercle du jour nous avons vogué vers le sud. Maintenant l'horizon est vert doré. Et cette lueur s'étend tout autour du ciel. Sur les confins mêmes de la mer, une grande barque gracieuse fait voile vers le couchant. S'emparant du feu vapoureux, elle semble devenir fantôme, — un navire de brume dorée! Tous ses mâts, toutes ses voiles sont lumineux et ressemblent aux choses que l'on voit dans les rêves.

De plus en plus cramoyisé, le soleil tombe à la mer. La barque fantôme s'en approche, et vogue droit à travers. Oh! la splendeur spectrale de cette vision! Le grand navire, toutes voiles déployées, dessine un instant une silhouette nette contre le disque monstrueux, et se pose au beau milieu du soleil vermeil dont le visage rougit bien au-dessus des mâts et au delà du gouvernail et du beaupré. Et contre cette étrange magnificence, tout le navire changé de ton : la coque, les mâts, les

voiles deviennent noirs, — d'un noir verdâtre.

L'instant d'après, soleil et barque disparaissent ensemble. La nuit s'avance violette, et les cordages du mât de misaine découpent une croix sur la face de la lune.

## II

Deuxième journée; le matin.

La mer est d'un bleu extraordinaire et me rappelle de l'encre violette. Tout près du navire, là où il y a des nuages d'écume, elle est délicieusement tachetée et ressemble à du marbre veiné, aux nébulosités exquises.

Un vent tiède, de blancs nuages cotonneux, — cirrus qui grimpent de tous côtés par-dessus le rebord de la mer. Le ciel est encore bleu pâle, et une brume blanche envahit l'horizon.

...Un aimable vieux monsieur français qui vient de la Guadeloupe me dit que ça ce n'est pas de l'eau bleue... Il déclare qu'elle est ver-



dâtre. Et parce que je ne parviens pas encore à y distinguer le vert, il m'affirme que je ne sais pas encore ce que c'est que l'eau bleue; *attendez un peu!*

Le ciel s'approfondit à mesure que le soleil monte, il s'approfondit délicieusement. Le vent chaud est somnolent. Je m'endors avec le jour bleu dans la figure, le bleu intense du ciel de midi. Et tandis que je sommeille, un feu froid semble brûler mes paupières. Me réveillant en sursaut, tout me paraît bleuir, moi compris. « Et ceci, ne l'appellez-vous pas le vrai bleu des tropiques »? dis-je à mon compagnon de voyage, français. « Mon Dieu, non », réplique-t-il comme étonné de la question. » *Ça, ce n'est pas du bleu.* »

Alors je me demande quelle peut bien être son idée du bleu!

Des mottes de varech flottent à la surface de la mer, du varech blond. Nous approchons de la mer des Sargasses et nous nous engageons dans le chemin des vents étésiens. Il y a une grande houle de fond, le navire roule et tangué, et l'eau jaillissante me semble devenir toujours plus bleue. Mais mon ami de la Guadeloupe m'apprend que cette couleur que

---

j'appelle bleue provient de l'obscurité, — elle n'est que l'ombre d'une profondeur prodigieuse.

Rien d'autre à présent sauf le ciel bleu et ce que je persiste à appeler la mer bleue. Les nuages se sont dissipés dans le flamboiement lointain. Nul signe de vie là-haut dans le gouffre d'azur, ni en bas dans l'abîme bleu. On n'y distingue ni ailes, ni nageoires. Vers le crépuscule, sous l'oblique lumière dorée, la mer prend une teinte ultra-marine... Puis le soleil s'enfonce derrière un mur de nuages cuivrés.

## III

C'est le matin du troisième jour.

Même vent doux et chaud. Un ciel bleu vif avec, à l'horizon, quelques nuages très minces, comme des bouffées de vapeur. Les hublots de ma cabine paraissent, grâce à la réverbération de la mer, remplis d'un verre bleu fort épais. Il commence à faire trop chaud pour endurer les vêtements de New-York.

La mer est certainement devenue beaucoup plus bleue. Elle évoque en moi l'idée d'un ciel liquéfié, dont l'écume serait faite de nuages comprimés, tant elle paraît extraordinairement blanche aujourd'hui, scintillant comme



de la neige au soleil. Néanmoins, le vieux monsieur de la Guadeloupe m'affirme toujours que ce n'est pas encore là le vrai bleu des tropiques!

La teinte du ciel ne s'approfondit pas aujourd'hui : elle s'avive. Le bleu flamboie comme s'il s'embrasait. Peut-être la teinte de la mer s'assombrit-elle, mais j'ai peine à croire qu'elle puisse prendre un éclat plus lumineux sans s'enflammer. Je demande au médecin de bord s'il est exact que les eaux des Antilles soient plus bleues que celles-ci. Il contemple un instant la mer, et puis il me répond : « *Eh oui!* » Cette exclamation contient un tel accent de surprise, que je crains de lui avoir posé une question extrêmement sottre. Et son regard qui m'interroge semble me demander si je parle sérieusement. Cependant cette eau me paraît d'un bleu extravagant, insensé!

...Je lis une heure ou deux; je m'endors dans mon fauteuil; je me réveille tout à coup; je regarde la mer et je pousse un cri. Cette mer est d'un bleu impossible! Le peintre qui tenterait de l'interpréter passerait pour un fou... Et cependant, elle est transparente; les nuages d'écume en s'affaissant deviennent

bleu de ciel, — un bleu de ciel qui paraît maintenant blanc comparé à la splendeur étrange et violente de la mer. On a l'impression de plonger ses regards dans une cuve insondable de teinture ! On dirait que l'océan tout entier a été épaissi d'indigo. Et c'est absurde d'affirmer qu'il ne s'agit que d'un reflet du ciel ! Le ciel est trop pâle pour cela. Ce doit être la couleur naturelle de l'eau. Un azur flamboyant, magnifique, impossible à décrire.

Le Français de la Guadeloupe remarque doucement que la mer « commence à être bleue ».

## IV

Et c'est le quatrième jour.

On se réveille avec une paresse surprenante; c'est sans doute la langueur tropicale. Même ciel qu'hier avec plus de nuages clairs, et toujours le même vent chaud. Sous ce vent étésien, tiède comme une haleine humaine, l'océan semble s'élever et s'abaisser sous l'impulsion d'une vaste respiration et expiration. Son cercle bleu s'élève et retombe alternativement devant et derrière nous; nous nous soulevons très haut; nous retombons très bas; mais toujours avec un mouvement très long et très lent. Cependant l'eau paraît calme, parfaite-



ment calme; les lames qui nous soulèvent sont invisibles, mais les sommets de ces lames ont un mille de large, — elles sont trop vastes pour être aperçues au niveau de notre front.

Dix heures du matin.

Sous le ciel la mer est d'un lapis-lazuli éblouissant, flamboyant. Mon ami de la Guadeloupe veut bien avouer qu'elle a *presque* la couleur de la mer des tropiques... Les algues qui flottent à la surface sont azurées. Pourtant le monsieur de la Guadeloupe déclare qu'il a vu de l'eau d'un bleu encore plus intense. Mais à mon regret, j'ai peine à le croire.

Midi!!!

La splendeur du soleil est étrange. Là-haut, pas de nuages : un embrasement bleu. Montant de la couleur chaude et profonde du disque de la mer, le bord du ciel flamboie comme baigné dans une flamme verdâtre; le cercle mouvant de la mer resplendissante semble projeter des fusées gemmées jusqu'au zénith.

Les vêtements deviennent intolérables, et le vent chaud apporte une langueur pareille à une tentation. On éprouve le désir irrésistible de sommeiller sur le pont. Les chuchotements précipités des vagues, le long bercement du

navire, la caresse tiède du vent, tous, vous poussent au sommeil. Mais la lumière est trop vaste pour vous permettre de dormir. Sa puissance bleue vous contraint à demeurer éveillé. Et le cerveau se lasse enfin de cette double splendeur azurée de la mer et du ciel. Comme nous accueillons avec reconnaissance la venue de la nuit, avec ses ombres violettes et sa promesse de fraîcheur!

Tout ce mélange sensuel de chaleur et de force contenu dans le vent et la mer évoque de plus en plus l'idée d'un spiritualisme des éléments, la sensation de la vie du monde... Dans ces deux balancements alanguis, dans ces caresses du vent et ces sanglots de la mer, la Nature semble confesser quelque caprice passionnel... Les voyageurs se mettent à parler de choses tentantes, — de fruits tropicaux, de boissons tropicales, de femmes des tropiques... C'est l'heure des rêves, de ces rêves diurnes qui arrivent furtivement comme une brume, avec des réalisations spirituelles d'espoirs, de désirs et d'ambitions... Les hommes qui voguent vers les mines d'or de la Guyane rêvent d'or!...

Le vent semble devenir toujours plus chaud;

les embruns sont tièdes comme du sang. Il faut enlever les tentes et rouler les voiles à vent. Cependant, il n'y a toujours pas de moutons; seulement des lames énormes, trop larges pour être visibles, tandis que l'océan s'élève et s'abaisse, pareil au sein d'un rêveur.

Le couchant nous surprend avec une grande incandescence jaune, brûlante, qui envahit le ciel en s'effaçant en des verts pâles, pour se dissiper enfin en une lueur violette. Il n'y a pas de crépuscule. Les jours sont déjà plus courts. Et lorsque nous nous couchons, un grand murmure entre par les hublots ouverts, — le murmure des mers, — qui ressemble à des paroles prononcées à voix basse, comme des secrets chuchotés par des femmes.





### Cinquième jour.

Vents étésiens du sud-est; immense houle de vagues pourpres comme des montagnes. Le navire donne de la bande, toutes voiles dehors. Le vent contient toujours une promesse de printemps, quelque chose qui fait songer au bourgeonnement des bois du Nord lorsque les arbres nus se voilent d'une brume vert tendre; quelque chose qui rappelle les premiers chants d'oiseaux, la première montée de la sève vers le soleil, et qui éveille le sentiment de la plénitude de la vie.

La venue de la nuit remplit l'occident de lai-

neux nuages dorés, — la laine de la Toison d'Or. Puis Vénus se met à briller comme une deuxième lune, et les étoiles scintillent très clairement. Le navire plie toujours sous la pression continue du vent tiède dans ses voiles, et son sillon est du feu. De grandes étincelles y jaillissent continuellement comme des flammes effervescentes, et de larges et curieuses nuées d'un feu pâle passent en tourbillons. Au loin, là où l'eau est d'un noir de goudron, point de lumières : on dirait que le navire broie du feu sous sa quille, et fait jaillir des étincelles avec son hélice.

## VI

Sixième jour en mer.

Le vent est tiède et encore plus violent, mais le ciel est toujours très clair. Une mer indigo, avec de beaux moutons. La couleur de l'océan s'assombrit : elle est très riche, mais il me semble, moins surprenante qu'auparavant. Tout près du navire elle est d'un bleu noir, de cette couleur qui charme dans certains yeux celtiques.

Il y a de la fièvre dans l'air. La chaleur s'alourdit, le moindre effort fait transpirer, et à l'intérieur du *steamer* l'air semble s'échapper d'une fournaise. Sur le pont cependant,



l'effet de toute cette chaleur et de toute cette lumière n'est pas absolument désagréable. On a l'impression que de vastes forces élémentaires ne sont pas très éloignées, et que le sang a déjà deviné leur approche.

Tout le jour, c'est le même ciel pur, la même couleur toujours plus sombre de la mer, et le même vent tiède... Puis survient un superbe coucher de soleil. On distingue à l'ouest un tableau peint des couleurs de nuages, un rêve de hautes falaises carminées se prolongeant dans une mer verte qui cingle leurs bases d'une écume dorée.

Même après la tombée de la nuit, le toucher du vent possède la chaleur de la chair. Point de lune : le cercle de la mer est noir comme l'Achéron, et notre sillon phosphorescent le traverse, oscillant et s'allongeant jusqu'à l'horizon... Il est plus clair ce soir, le sillon : on dirait une autre Voie Lactée, trouée çà et là de pointes qui ressemblent aux étoiles d'une nébuleuse. De notre proue, des rides bordées de feu s'enfuient à droite et à gauche comme dans la nuit, s'avivant dans leur course, puis disparaissant tout à coup comme si elles s'étaient précipitées dans un gouffre. Les crêtes

des vagues retombent en pluie d'étincelles, et de grandes masses d'embruns s'enflamment, se consomment et disparaissent... La Croix du Sud est visible, penchée en arrière et de côté comme étayée contre la voûte céleste. Mes yeux inexpérimentés la distinguent difficilement, et ce n'est qu'après qu'on me l'a indiquée, que je parviens à la repérer exactement. Je découvre alors qu'elle n'est qu'une ébauche de croix, quatre étoiles placées en quadrangle, et dont certaines sont plus brillantes que les autres.

Depuis deux jours on a peu parlé à bord. Cela tient sans doute en partie à l'influence somnolente du vent tiède, et aussi aux rugissements incessants des vagues et des cordages qui noient les voix humaines. Mais je m'imagine que ce silence provient plutôt des impressions d'espace, de profondeur et d'immensité, — les impressions de la mer et du ciel, qui provoquent à la fois une sensation d'étonnement et d'effroi.

## VII

Le matin sur la Mer Caribéenne, — une mer calme et d'un bleu très foncé. La terre est signalée, une terre montagneuse avec des lignes, aiguës, hérissées, inconnues.

Nous avons passé d'autres terres dans la nuit qui, sans doute, ressemblent aux formes qui se dressent autour de nous. Car celles-ci sont évidemment de formation volcanique : dentelées, tronquées, conéiformes, excentriques... De loin elles étaient d'un gris très pâle; maintenant, comme la lumière augmente, elles changent de teinte et révèlent des verts bru-



meux et des bleus de fumée. Elles s'élèvent à pic de la mer à de grandes altitudes, et le point le plus élevé est toujours couronné d'un nuage. Elles étendent de longs éperons singuliers et dressent des amoncellements qui présentent un bizarre aspect creux... Quelques-unes, très lointaines, semblent, en retenant les rayons du soleil, faites de vapeur d'air; d'autres ont une teinte garance; ce sont les couleurs des nuages. Plus nous approchons et plus les teintes vertes s'affirment. Les masses pourpres ou bleutées des côtes révèlent lentement des surfaces vertes. Les replis et les rides de la terre verdoient peu à peu. Cependant la couleur nous apparaît toujours comme à travers un mince brouillard.

La première visiteuse tropicale vient d'aborder le navire! C'est une mouche merveilleuse. Elle a la forme d'une mouche ordinaire, mais elle est au moins cinq fois plus grande. Son corps est d'un beau noir brillant; ses ailes paraissent striées d'argent; sa tête est d'un vert de joyau et ses yeux sont des émeraudes exquisement taillées.

Les îles passent et disparaissent derrière nous. Le soleil brille maintenant très haut; le

ciel est d'un bleu soutenu où se balance toujours la lune tardive. Des tons lilas se jouent dans les eaux. Vers le sud de petits nuages blancs errent comme un long vol d'oiseaux. Une grande forme montagneuse, toute grise, se dresse devant nous. Nous voguons vers Santa-Cruz.

L'île présente une silhouette tout à fait volcanique aiguë et haute. Les falaises descendent à pic presque perpendiculairement. La forme est encore vaporeuse et sa couleur varie du pourpre au gris très clair. Mais partout où les pics et les éperons attrapent crûment le soleil, ils se bordent d'un merveilleux liséré vert, tandis que les ravins qui les séparent semblent remplis d'un bleu de brouillard. A mesure que nous nous approchons, les surfaces ensoleillées se détachent encore plus lumineusement vertes. Les vallées abritées et les vallons retiennent encore des tons gris et bleus, mais les points baignés par le rayonnement solaire ont des reflets d'un vert enflammé pareil à ceux qui flamboient dans le plumage de certains oiseaux bourdonneurs. Et si les couleurs lustrées de ces oiseaux varient selon la variation de la lumière, l'île, elle aussi, varie



de teinte çà et là, de l'émeraude au bleu, du bleu au gris...

Mais nous voici tout près de terre : Santa-Cruz révèle au premier plan un délicieux amoncellement de hautes collines claires, avec, dans le lointain, une côte très longue, basse et verdoyante, frangée d'une plage blanche, et aigrettée de crêtes diaphanes de palmiers. Vis-à-vis, d'autres palmiers se balancent; leurs troncs ressemblent à des piliers d'argent dépoli, et leur feuillage brille comme du bronze.

L'eau du havre est transparente et d'un vert pâle. On y voit beaucoup de poissons et même quelques petits requins. Des papillons blancs volent autour de nous dans l'air bleu. De petits garçons noirs, tout nus, se baignent sur la plage. Ils nagent bien, mais n'osent s'aventurer trop loin à cause des requins. Une barque est mise à la mer pour amener jusqu'à nous des jeunes filles de couleur. Elles sont grandes et pas disgracieuses, bien que très brunes de teint. Elles nous cajolent avec toutes sortes de mots d'amitié afin de nous persuader de leur acheter du bairhum, des fruits, de l'Eau de Floride. Des barques nous emmènent à terre. L'eau du port a une odeur légèrement fétide.



## VIII

Vue de la baie, à l'ombre des vertes collines qui la dominant, la ville de Frederikstad ressemble à une belle cité espagnole avec ses places romanesques, ses églises, ses édifices à arcades que l'on aperçoit dans les intervalles des rangées d'acajous, d'arbre-à-pain, de manguiers, de tamariniers et de palmiers, — masse irrégulière d'au moins cinquante teintes différentes allant de l'émeraude flamboyante au bleu vert très sombre. Mais en pénétrant dans les rues, cette illusion se dissipe. On se trouve dans une ville délabrée, aux maisons à deux étages en ruines. Le rez-de-chaussée, au des-

sin arqué et espagnol, est généralement construit en lave ou en briques, et peint d'un jaune clair et chaud. Les étages supérieurs sont souvent dépourvus de peinture, et construits grossièrement en bois léger. On remarque nombre de lourdes arcades et de cours qui donnent sur la rue par d'immenses voûtes. Des blocs de lave servent de pavés ainsi qu'aux fondations des maisons, et plus d'une de ces rues étroites, qui gravit la colline dans la lumière éclatante, se fraye son chemin à travers des masses escarpées de roches volcaniques.

Mais tous les édifices sans exception présentent un air délabré. Le stuc et la peinture s'écaillent par endroits. Les murs sont lézardés, les façades s'écroulent, les toits s'effondrent. Les premiers étages, construits avec une solidité digne d'une région de tremblements de terre, semblent d'une lourdeur extravagante par opposition avec les frêles superstructures en bois. Une des raisons pour ceci est, peut-être, que la ville fut incendiée et pillée pendant une révolte des nègres en 1878. Les rez-de-chaussée espagnols résistèrent aux flammes, et on se contenta de reconstruire les étages supérieurs. Mais le travail fut accompli très

hâtivement et à aussi peu de frais que possible, et non à la façon massive et résistante préconisée par les premiers constructeurs créoles.

A Frederikstad, la végétation est luxuriante. Les palmistes choux et les cacaotiers dominent toutes les rues, se penchant au-dessus de toutes les maisons, qu'elles soient des cases ou des édifices publics. Partout on aperçoit le vert fendillé des feuilles de bananier. Dans les cours on voit de temps à autre un palmier splendide, au tronc gris argent, strié de façon à paraître articulé, comme le corps d'un anélide.

Sur la place du marché, grand quadrilatère pavé, traversé par deux rangées de tamariniers, et bordé d'un côté d'une *piazza* espagnole, on peut étudier tout à loisir le spectacle du pittoresque primitif. Ce marché ne contient ni bancs, ni échoppes, ni baraques. Les marchands se tiennent debout, s'asseyent ou s'accroupissent au soleil, ou sur les marches de l'arcade voisine. Leurs marchandises sont en général empilées à leurs pieds. Quelques-uns se sont munis de petites tables, mais le plus souvent les comestibles sont tout bonnement étalés sur le sol poussiéreux ou amonçe-



lés sur les marches de la *piazza*; mangues rouges-jaunâtres comme d'énormes pommes déformées, pyramides de noix de coco d'un vert vif, immenses oranges vert doré, et quantité d'autres fruits et légumes également inconnus des gens du Nord... Inutile de formuler une question quelconque. Les marchands nègres ne parlent aucun dialecte connu au delà des Antilles. Ils s'expriment en un petit nègre anglicisé qui ressemble à une langue africaine : c'est un torrent de voyelles et de consonnes qui se déversent si rapidement que l'oreille inaccoutumée ne peut en détacher un seul mot intelligible. Un blanc vient aimablement à mon secours, et m'apprend une phrase : « *Massa, youwanecooknerfoobuy?* » (« Maître, voulez-vous acheter une noix de coco? »)

Le marché est encombré, tout rempli de couleurs vives sous la lumière éclatante de midi. Acheteurs et vendeurs sont pour la plupart des nègres; dans la foule très peu de teints jaunes ou bruns. Les femmes sont en majorité; elles sont très simplement, presque primitivement vêtues d'une jupe sur laquelle retombe une robe de calicot très courte qui descend à peine au-dessous des hanches, et qui est rete-

nue à la taille par une ceinture, exposant les jambes et les pieds nus. Un mouchoir blanc enroulé en turban enserre la tête. Des multitudes de femmes aux jambes nues passent, balançant des paniers ou des fardeaux sur leurs têtes et fumant de très longs cigares.

Elles sont en général petites et râblées; elles marchent, en se tenant très droites, avec de longs pas fermes, en portant les seins en avant. Leurs membres sont forts et bien modelés; qu'elles marchent ou qu'elles soient immobiles, leurs poses sont toujours admirables, on pourrait même dire gracieuses, si on n'était l'absence de toute véritable grâce de forme dans ces petites silhouettes si vigoureuses et si compactes. Toutes portent des cotonnades de couleurs vives, et l'effet général de ce costume dans une grande foule est très agréable; les teintes dominantes sont roses, blanches ou bleues. La moitié de ces femmes fument. Toutes bavardent très haut en parlant leur jargon anglais d'une voix tout à fait différente du timbre anglais. On dirait presque qu'elles essaient de parler anglais rapidement, suivant la prononciation et le timbre de voix français.



...Ces oranges vertes ont un parfum délicieux et sont étonnamment juteuses. Après en avoir pelé une, on conservera pendant tout le reste de la journée les mains toutes parfumées malgré de fréquentes ablutions. Nous fumons des cigares de Puerto Rico et nous buvons des citronnades des Antilles fortement assaisonnées de rhum... Le tabac a un goût riche et sucré, le rhum est velouté, doux et d'un effet calmant fort agréable. Tous deux ont un arôme fort prononcé. Il y a une originalité saine dans le goût de ces produits, — une singularité qui certifie de leur pureté, quelque chose d'aussi opulent et d'aussi franc que le jus et le parfum des fruits et des fleurs des Tropiques.

Les rues débouchant à la plage ont une réverbération violente dans la lumière crue du soleil: le sol d'un blanc mat vous éblouit. On aperçoit quelques jolis visages; tous les passants sont noirs. Mais par les portes entr'ouvertes des boutiques on remarque de temps à autre une jolie quarteronne aux grands yeux noirs dans un visage jaune comme une banane mûre.

...C'est l'après-midi. Observant les collines,



on y note des variétés de couleurs étonnantes. Vert doré, vert de sève, verts bleutés et verts métalliques de teintes diverses, verts rougeâtres et verts jaunâtres. Les champs de canne à sucre sont de longues étendues d'un beau vert doré, et les frondaisons des pommes cannelles sont presque aussi vives, comme aussi les bouquets de citronniers et d'orangers, tandis que les tamariniers sont plus lourds et plus sombres. Partout les crêtes des palmiers fument par-dessus des lignes boisées, frémissent avec un scintillement métallique contre la lumière bleue. A travers un fouillis épais de tamariniers s'élève la flèche de l'église; squelette de pierre ajourée, sans vitraux ni volets, béante à tous les vents du ciel, elle semble ouvrir toutes ses bouches de granit pour respirer, pour haleter, dans cette chaleur azurée. Dans la baie, l'eau est plus verte que jamais; elle est si claire que la lumière passe sous tous les navires, sous toutes les barques jusqu'au fond. Les bateaux ne projettent que des ombres vertes très minces, si transparentes que l'on aperçoit distinctement les poissons qui passent de rayon de soleil en rayon de soleil.

Le couchant offre un spectacle magnifique de couleur pure. C'est à l'ouest un immense flamboiement jaune, une conflagration citrine, mais qui, se dissipant dans l'azur, produit une exquise couleur verte... Nous partons demain.

...C'est le matin. Les collines surgissent hors d'une vapeur bleue. La longue pente jaune pâle, de la plage à la gauche de la ville, est déjà encombrée de baigneurs, — hommes et garçons tout nus, bruns, noirs, jaunes et blancs. Les baigneurs blancs sont les soldats danois de la garnison : la blancheur septentrionale de leur peau forme un contraste presque effrayant avec les couleurs intenses de la nature qui les entoure, avec les teints sombres des indigènes. Quelques adolescents bruns, minces et gracieux, se baignent en même temps que les soldats. Ils sont légèrement bâtis, comme des cerfs; ce sont sans doute des créoles. Certains des baigneurs nègres sont lourds et ont des jambes d'une longueur incroyable. Puis des petits garçons arrivent menant des chevaux : ils se dévêtent, sautent sur le dos des animaux et avancent dans la mer en criant, en hurlant, et en éclaboussant l'eau dans la



lumière du jour naissant. Certains de ces enfants sont d'une très belle couleur qui ressemble à du vieux bronze. Rien ne saurait être plus statuesque que les attitudes inconscientes de ces corps bronzés, bondissant, luttant, courant, se lançant des coquillages. Leur grâce simple est admirablement en harmonie avec celles des créations verdoyantes de la nature qui les entoure, et s'accorde avec l'équilibre parfait des palmiers se balançant le long de la côte.

*Boom!...* Les échos répercutent un roulement de tonnerre. Nous nous éloignons lentement du fort, puis nous nous dirigeons rapidement vers le sud-est. L'île paraît virer à demi et s'éloigner de nous. Devant nous une longue bande de lumière verte s'étend par-dessus la mer comme un mince prolongement teinté de l'éperon de verdure qui termine l'extrémité ouest de l'île. C'est un dangereux récif submergé. Sur ce récif, se détachant nettement contre la lumière bleue, un navire naufragé gît sur ses bouts de baux : la carcasse d'un brigantin. Ses ponts sont défoncés, les toits de ses cabines ont disparu; ses mâts sont brisés, sa cale vide bâille, nue, dans le soleil; toute sa



partie supérieure est d'un blanc jaunâtre comme un os blanchi au soleil.

Derrière nous les montagnes reculent toujours. Leur vert brillant prend çà et là des tons bleuâtres, mais leurs contours sont encore très définis, et sur leurs pentes douces on aperçoit les éparpillements blancs de villages ou de villes. Ces taches claires diminuent vite et se rapetissent au point de n'être pas plus grandes que des grains de sel. Enfin elles disparaissent. Alors l'île devient uniformément bleue, nuageuse, vague comme un rêve de montagnes; puis d'un gris fumée, et elle se confond enfin avec l'horizon.

Autre coucher de soleil jaune que viennent rehausser des formes de nuages fantastiques, denses et noires. La nuit s'assombrit; de nouveau la Croix du Sud scintille devant notre proue; et les deux Voies Lactées se révèlent, celle du Cosmos, et celle plus irréaliste encore qui s'étend derrière nous au-dessus de l'abîme noir. Celle-ci s'élargit et se rétrécit alternativement à des intervalles réguliers suivant le rythme du navire. Les avants crachent du feu devant nous : à l'arrière, il y a un rugissement et un flamboiement pareils à ceux du Phlégé-

thon, et les voix du vent et de la mer s'élèvent si puissantes qu'il nous est impossible de parler, car nous ne parvenons plus à nous faire entendre, même en criant.

## IX

L'aube du huitième jour.

Nous sommes amarrés dans un autre port bleu, — grand bassin semi-circulaire, bordé de hautes collines ondulées toutes vertes de la frange de plage jaune jusqu'à leur sommet le plus élevé et le plus ennuagé. La terre présente cet aspect bouleversé qui trahit une origine volcanique. Certaines hauteurs sont curieusement dentelées, et bien qu'étant de couleur émeraude de leur base à leur crête, elles conservent pourtant toute la physionomie des volcans; sous toute cette verdure, leurs flancs côtelés doivent être de lave. A l'ouest



une longue chaîne de cratères s'étend à perte de vue en des successions de vert vif, de vert pâle, de bleu-vert et de gris vaporeux. Tronquées, dentelées, ou arrondies, toutes ces élévations sont réunies entre elles par leurs vallons infléchis ou par des filaments de terre de vallées très basses. Et comme à travers la distance elles prennent diverses dégradations de couleur, ces chaînes de collines assument une apparence articulée fort curieuse; elles ressemblent à des formes d'insectes, à d'énormes corps de fourmis... C'est l'île de Saint-Christophe.

Nous ramons à terre par-dessus une eau bleue et profonde; puis, quittant le débarcadère, nous passons sous un grand arc, nous traversons ensuite une sorte de pont et nous pénétrons dans la ville de Basse-Terre en couloyant une foule noire et brune.

Cette ville a l'air extrêmement tropicale, mais elle est plus sombre que Frederikstad. Il y a partout des palmiers, des cacaotiers, des palmistes; il y a aussi beaucoup d'arbres-à-pain, de tamariniers, de bananiers, de figuiers des Indes, des manguiers et d'autres plantes inconnues que les nègres désignent par des

noms incompréhensibles : *sansaps*, *dhool-thools*... Mais il y a moins de couleur, moins de reflets de lumière qu'à Santa-Cruz. C'est aussi moins pittoresque; ici point de constructions espagnoles, point d'arcades jaune-canari. Toutes les rues étroites sont grises ou de teintes neutres; le sol est d'une sombre couleur cendrée. La plupart des demeures sont en bois, reposant sur des soutiens de briques ou surélevées sur des blocs de lave. On dirait que l'haleine de la montagne énorme et toujours ennuagée qui surplombe la ville a tout noirci, même les couleurs de la végétation.

La population de Saint-Christophe n'est pas pittoresque. Le brun et le bleu foncé sont plus portés que le rose, le jaune et le violet. Parfois on remarque un beau type de *sang-mêlé*, quelque grande fille brune dont l'allure a la grâce ondulante d'un *sloop* en pleine mer, mais c'est rare. La plupart des femmes sont noires ou d'un noir brun. Beaucoup de boutiquiers sont jaunes avec des cheveux et des yeux d'un noir intense; ils ne sourient jamais. Ce sont des Portugais. Quelques rares édifices sont assez beaux. Mais ce que cette petite ville a de plus agréable à offrir aux visiteurs, c'est



le joli jardin botanique avec ses figuiers des Indes et ses palmiers, ses lys monstrueux, ses extraordinaires arbres-à-fruit, et ses jolies petites fontaines. De certains arbres une tilandsia d'une espèce particulière retombe en cascade, et rappelle la mousse espagnole, seulement en noir!

Comme nous nous éloignons vers le sud, les contours de l'île prennent dans le recul un aspect de plus en plus volcanique. Elle consiste en une chaîne de collines et de cônes, tous très verts, réunis par des bandes de vallées si basses que le bord du cercle de la mer, du côté opposé de l'île, se voit dans les intervalles. Nous passons devant des collines tronquées, devant des hauteurs qui ressemblent à des tronçons de pics coupés en deux; ce sont d'anciennes « bouches-à-feu » étouffées par la verdure tropicale. Au sud, au delà de la chaîne vert foncé, surgissent d'autres formes volcaniques, très éloignées et d'un gris si pâle qu'on les confond presque avec les nuages. Ce sont les cimes de Névis, autre création des feux souterrains.

L'île s'approche et se définit peu à peu : une grande montagne flanquée de deux plus pe-



tites. Trois sommets; le plus élevé soulevant une haute pile de nuages paraît encore fumer : le deuxième montre la forme de cratère la plus symétrique que j'aie encore vue. Tous trois sont encore gris-bleu ou gris. Petit à petit, de longs scintillements verts viennent briser l'uniformité bleue.

En nous approchant, l'île verdit tout entière de la mer au ciel. Le grand cratère mort révèle son immense couronne de verdure perpétuelle. Sur les pentes les plus basses s'éparpillent de petites colonies blanches, rouges et brunes : maisons, moulins, raffinerie, hautes cheminées : et les plantations de canne à sucre déploient des surfaces vert-jaunes.

Nous passons. L'île ne s'effondre pas derrière nous; elle s'efface plutôt, tel un spectre. Tous les contours deviennent indéfinis. Elle reste encore verte un court laps de temps, mais c'est un vert brumeux, irréel, comme de la vapeur colorée. Aujourd'hui la mer est presque noire; le suroît a rempli la journée d'une brume lumineuse, et le fantôme de Névis se dissipe dans le flamboiement et s'y dissout entièrement. Nous avons, encore une fois, perdu la terre de vue, au centre d'un cercle

de mer bleu-noir. La ligne d'eau se dessine très noire contre l'immense lumière de l'horizon, — énorme gloire blanche qui s'enflamme très haut avant de s'effacer et de fondre dans le bleu éternel.

## X

Puis une haute forme blanche, pareille à un nuage, apparaît sur la lisière pourpre foncée de la mer; on dirait qu'un nuage s'élargit et se hausse sans changer de couleur. Et pourtant ce n'est pas un nuage, mais une autre île! Ses contours se définissent, soulignés légèrement par des traits de couleur. Des vallons indéfinis apparaissent, des vallons spectraux, des pentes fantômes de bleu ou de vert pâle. L'apparition ressemble tant à un nuage que l'on a peine à se persuader qu'il s'agit vraiment d'une terre, — que ce n'est pas un rêve. Elle semble surgir spontanément de cette



brume embrasée. Nous la dépassons et elle disparaît de nouveau dans le brouillard.

...Un autre fantôme plus grand; nous marchons directement vers lui jusqu'au moment où il se matérialise : c'est Montserrat. Cette île possède une ressemblance de famille avec toutes celles que nous venons de passer; c'est une altitude dominante entourée d'un amas de cratères verts reliés entre eux par des vallons très bas. Autour du sommet le plus élevé plane un vol de nuages. Au pied de l'immense colline se pelotonne la petite ville blanche et rouge de Plymouth. Une stupéfiante bordée d'échos répond à l'unique salut de notre canon.

Plymouth est plus qu'à demi cachée par le riche feuillage qui frange à leur base la végétation merveilleusement ridée des collines. Elle est voilée par un rideau de palmiers. En approchant on ne distingue qu'une ou deux façades au-dessus du parapet du long quai sur lequel les jeunes palmiers poussent drus comme des cannes à sucre. Mais, en parvenant à la rue qui descend à la plage aux rochers gris, on se trouve dans un petit bourg délicieusement somnolent, une ville des tropiques en miniature, avec de très étroites voies

pavées, irrégulières, escarpées, dont toutes les courbes et tous les angles sont imprévus, et pourvues de minuscules courettes d'où fusent des poufs de plumes de palmiers, tandis que des grands cactus en forme de flambeaux surgissent au-dessus des murs de pierre. Ici tout est ancien, tranquille, bizarre et étriqué. Les palmiers eux-mêmes sont petits, minces et délicats. Leur attitude et leur délicatesse rappellent un peu le charme de jeunes filles qui n'ont pas encore cessé d'être des enfants, mais qui seront bientôt des femmes.

Il y a un coucher de soleil glorieux, — une ardente couleur orangée qui grimpe vers les étoiles et s'ombre de rose et de vert tendre. Les bateliers nègres s'avancent à l'arrière du navire et se disputent furieusement le privilège de porter un passager à terre. Et comme ils crient et gesticulent, à demi nus, leurs silhouettes, vues contre le couchant, ressemblent aux formes dégingandées de grands singes noirs...

...Toutes voiles dehors et à pleine vapeur, nous faisons route vers le sud par un vent chaud qui souffle du sud-est, — un vent humide, très puissant et soporifique. En le

recevant de face on a presque froid, mais, dès qu'on s'abrite, on transpire abondamment. Le navire tangue sur d'immenses lames; la nuit tombe très noire; il y a des jeux étonnants de phosphorescence.



## XI

...Le matin. Une aurore d'or sur une mer indigo. Le vent est une grande caresse chaude. Le ciel est d'un bleu immaculé. Nous nous dirigeons vers la Dominique, l'île la plus élevée des Petites Antilles. Tandis que sa silhouette est encore toute violette dans le lointain, on ne saurait rien imaginer d'une beauté plus solennelle : une vaste forme de cathédrale dont les flèches sont des pics de montagne, et qui se dresse à l'horizon perpendiculairement à la mer.

Nous ne faisons escale à Roseau que le temps nécessaire pour débarquer la malle et

pour nous extasier devant la beauté de l'île. C'est une masse merveilleusement plissée de vert, de bleu et de gris, un amas de terre étrangement escarpé. Derrière les cimes vertes surgissent des cimes bleues, et derrière celles-ci encore apparaissent des cimes grises toutes crénelées contre le ciel, se dressant au fond de brèches, ou derrière des promontoires. Les replis et les excavations de la côte émeraude sont d'une beauté indescriptible. Dans les vallées et les vallons, les champs de canne à sucre brillent comme des étangs de bronze fluide, comme si l'essence lumineuse des teintes de la colline y avait égoutté en se clarifiant. Très loin sur notre gauche, un éperon vert perce la mer turquoise; au delà une très belle forme montagnaise, arrondie comme une hanche, descend vers l'océan, révélant çà et là de lumineuses rides vertes. Et au premier plan, contre cette silhouette bleue à peine ébauchée, les cacaotiers se courbent nets et brillants dans le soleil.

Une heure plus tard, la Martinique se dresse devant nous. D'abord elle paraît toute grise, d'un gris vaporeux... Ensuite elle devient d'un gris bleuté, et enfin verte.

Elle aussi appartient à cette belle famille volcanique. Ses collines ont ces formes qui nous sont maintenant familières. Sa cime la plus élevée est encapuchonnée d'un nuage bien connu. Nous retrouvons les mêmes plaines d'un jaune d'or, les mêmes surprenantes variétés de verdure; les mêmes longs éperons verts piquant dans la mer, formés sans doute par d'anciens torrents de lave. Mais tout cela se répète à la Martinique d'une façon plus imposante, étant conçu sur une plus vaste échelle que tout ce que nous avons vu jusqu'ici. La courbe en demi-cercle du havre, dominée par le sommet éternellement voilé de la Montagne Pelée (bien mal nommée, car elle est verdoyante jusqu'aux nuages mêmes) d'où la terre descend de chaque côté vers la mer par d'immenses ondulations, est un des plus beaux spectacles que l'œil humain puisse contempler. Ainsi vue, toute l'île semble une masse de verdure, avec çà et là des lignes et des ombres pourprées, — obscurité de ravins, de forêts où la terre paraît avoir glissé le long de la colline qui la domine, tant les rues dégringolent à pic jusqu'au port, en des cascades de maçonnerie dominées par l'ondoie-



ment des toits en tuiles rouges au milieu desquels se dressent d'énormes palmiers plus élevés même que les tours jumelles d'un blanc crémeux de la cathédrale.

Nous jetons l'ancre dans une eau limpide et bleue. A notre coup de canon répond le roulement prolongé des échos des montagnes. Puis de la côte, une flottille étrange se dirige vers nous, composée d'une barque, de trois canots, et d'une quantité de bizarres petites embarcations qui ne sont que des caisses en bois, à fond plat, dans lesquelles sont assis des jeunes garçons nus, de dix à quatorze ans, et dont le teint varie d'un beau jaune clair au chocolat foncé. Deux petits morceaux de bois carré leur servent de pagaies, et ils manient ces rames improvisées avec une précision absolue et en parfaite mesure, tous les petits bras nus paraissant mus par une seule impulsion. Cette façon de pagayer, pleine d'une grâce inconsciente, exige beaucoup d'adresse. Puis toutes ces ridicules embarcations se mettent à décrire des cercles autour du navire, se croisant et s'entre-croisant de si près qu'on dirait qu'elles vont se heurter : pourtant elles ne se touchent jamais. Ces garçonnetts sont venus pour plon-

ger après des piécettes que les passagers du *steamer* leur jetteront. Ils piaillent tous en créole d'une voix perçante, tandis que leurs yeux vifs et clairs, comme des yeux d'oiseaux, scrutent les visages des passagers sur le pont.

— Tention là! crient tout à coup une douzaine de sopranos aigus.

Un passager a glissé ses doigts dans la poche de son gilet, et devant ce geste, tous les garçons sont sur le qui-vive! A travers l'espace, un shilling anglais scintille, tourbillonne et disparaît dans la mer, un peu au delà de la petite flottille. Brusquement, tous les enfants bondissent et se précipitent la tête en avant hors de leurs petits *tubs*, plongeant à la recherche de l'argent. Dans l'eau bleue, leurs corps souples paraissent tout à fait rouges; sauf la plante de leurs pieds qui est presque blanche. Presque aussitôt ils paraissent tous à la surface : l'un d'eux tient au-dessus de sa tête la piécette reconquise qu'il met ensuite dans sa bouche pour plus de sûreté. Nous leur jetons pièce après pièce et ils les retrouvent toutes; ensuite une averse de petites pièces d'argent, dont pas une n'est perdue. Ces gamins se meuvent à travers l'eau sans effort apparent avec



la souplesse de poissons. La plupart sont de beaux enfants aux membres admirablement arrondis et aux extrémités délicatement formées. Le meilleur plongeur de la bande, qui est également le nageur le plus rapide, est un garçon rouge; son visage est fort ordinaire, mais son corps mince a la grâce d'un bronze antique.

...Nous avons débarqué à Saint-Pierre, la plus bizarre, la plus amusante et cependant la plus jolie de toutes les villes des Antilles françaises. Elle est entièrement construite de pierre, pavée de pierre, avec des rues très étroites, des auvents en bois ou en zinc, des toits pointus de tuiles rouges percés de lucarnes à pignons. La plupart des maisons sont peintes d'un jaune clair qui contraste délicieusement avec le brûlant ruban bleu du ciel tropical qui les domine : aucune rue n'est absolument plate; presque toutes escaladent des collines, tournent, s'entrelacent et décrivent des angles brusques. On entend partout le murmure bruyant d'eau courante qui coule dans les profonds ruisseaux creusés entre la chaussée pavée et les absurdes petits trottoirs qui sont d'un à trois pieds de large... L'archi-



teature est ancienne, du xvii<sup>e</sup> siècle sans doute et rappelle beaucoup celle qui caractérise le vieux quartier français de la Nouvelle-Orléans. Toutes les teintes, toutes les formes, toutes les vues semblent avoir été choisies tout spécialement pour servir d'études d'aquarelles et satisfaire le caprice de quelque artiste extravagant. Les fenêtres sont des ouvertures sans châssis et sans vitres; toutes sont pourvues de lourds volets aux lattes mobiles, à travers lesquels l'air et la lumière pénètrent par des stores vénitiens. Les volets sont en général peints en vert ou en bleu-gris très vif.

Les rues descendent vers le port par de vieux degrés de pierre moussue, et elles sont si escarpées, qu'en regardant en bas vers l'eau bleue, on a l'impression d'être sur une falaise. Par certaines échappées dans la rue principale, — la rue Victor-Hugo, — on a une vue à vol d'oiseau du port et des navires. Les toits de la rue voisine sont à la hauteur de vos pieds, et d'autres rues grimpent derrière vous à la rencontre des sentiers de montagne. Elles montent très escarpées et se terminent parfois en des degrés de rochers de lave tout moussus et touffus d'herbe.

La ville a un aspect de grande solidité; c'est une création de roc; on dirait presque qu'elle a été taillée dans un fragment de montagne, au lieu d'avoir été construite pierre par pierre. Les maisons ne comprennent en général que deux étages et un grenier, mais elles ont des murs de trois pieds d'épaisseur. Dans une des rues, face à la mer, les murs sont encore plus épais et s'avancent comme des remparts, de sorte que les recoins perpendiculaires des portes et des fenêtres donnent l'impression de s'ouvrir entre des arcs-boutants. Ce fut peut-être comme précaution contre les tremblements de terre et aussi par souci de la fraîcheur que les premiers architectes coloniaux construisaient ainsi, assurant à la ville une physionomie si digne de son nom, — le nom du saint du rocher.

Et partout coule l'eau de la montagne, fraîche et claire, nettoyant les rues. De temps à autre, on rencontre une fontaine publique lançant vers le soleil sa plume argentée, ou faisant pleuvoir des embruns scintillants sur un groupe de Tritons noirs et de cygnes de bronze. On n'oublie pas facilement les Tritons de la place Bertin. Leurs torses recourbés pour-



raient avoir été modelés d'après les formes de ces hommes noirs qui peinent inlassablement toute la journée sur cette place dans la chaleur accablante, à rouler les bûrils de sucre ou des tonneaux de rhum. Et on remarque souvent, au cours d'une promenade, de petites fontaines d'eau potable creusées dans l'angle d'une maison et dans les murs épais bordant les boulevards ou les jardins publics : fils d'eau brillants qui jaillissent des gueules de lions de pierre... C'est un torrent des montagnes habilement capté et réparti qui rafraîchit continuellement la ville, alimentant les fontaines et nettoyant les cours. C'est l'eau de la Goyave, et ce n'est pas le même ruisseau qui nettoie les rues. Du pittoresque et de la couleur : voilà les charmes particuliers et incomparables de Saint-Pierre. En suivant la Grand' Rue ou la rue Victor-Hugo qui traverse la ville sur toute sa longueur, ondulant par-dessus les pentes des collines et franchissant un pont, on est de plus en plus enchanté par le contraste que forment les murs jaunes ombragés avec l'étroit ruban déchiqueté du ciel bleu de gentiane. Du côté inférieur de la voie principale d'autres rues s'ouvrent sur de merveil-



leuses échappées d'azur : l'azur chaud de l'horizon et de la mer. Les marches qui descendent de ces rues jusqu'à la baie sont noircies par l'âge et un peu moussues sur les bords ; là où elles touchent le mur elles ont une déclivité alarmante et il serait facile de tomber d'une rue haute dans une rue inférieure. En regardant vers la mer par des trouées dans la Grand'Rue, on remarque que la ligne d'eau du port coupe l'espace bleu au niveau de l'étage supérieur d'une maison à l'angle de la rue inférieure. Parfois, à cent pieds au-dessous de soi, on voit un navire qui repose dans l'anfractuosité bleue comme suspendu dans le ciel, ou flottant dans la lumière bleue. Et partout et toujours, au soleil et à l'ombre, l'odeur de la ville parvient jusqu'à vous, — l'odeur caractéristique de Saint-Pierre ; odeur composée qui rappelle un mélange d'ail et de sucre, et ces étranges mets tropicaux si chers aux créoles.

## XII

Une population fantastique, surprenante, — une population des Mille et Une Nuits. Elle est de couleurs variées, mais son ton dominant est le jaune, — jaune comme la ville elle-même, avec tous ces tons intermédiaires qui caractérisent la *mulâtresse*, la *capresse*, la *griffe*, la *quarteronne*, la *métisse*, la *chabine*, et qui produit un effet général d'un beau jaune brunâtre. On est entouré d'un peuple de *sang-mêlé*, la plus belle race mêlée des Antilles.

Droits comme des palmiers, souples et élanés, ces hommes et ces femmes de couleur pro-

duisent une profonde impression par leur allure si digne, et par l'élégance aisée de leurs mouvements. Ils marchent sans balancer les épaules; le torse, parfaitement équilibré, semble demeurer rigide. Pourtant ils marchent d'un long pas plein, tout le poids de leur corps pesant sur la pointe extrême de leurs pieds nus. Tous, ou presque tous, vont nu-pieds, et le bruit de ces innombrables pieds nus, frappant les pavés surchauffés, ressemble à un chuchotement continu.

L'impression la plus nouvelle est, peut-être, celle que produit l'éclat et la singularité de certains costumes de femmes. Ces costumes furent créés, il y a au moins un siècle, par une curieuse loi somptuaire qui réglait l'habillement des esclaves et des affranchis de couleur, — loi qui permettait beaucoup de liberté quant aux étoffes employées et aux couleurs choisies, mais qui déterminait très strictement la forme. Certaines de ces formes évoquent des souvenirs de l'Orient; elles offrent de belles audaces en contrastes de couleurs, et la coiffure des jours de fête est si orientale que l'on est presque tenté de croire qu'elle fut introduite dans la colonie par quelque esclave



musulmane. C'est simplement un immense madras plié autour de la tête avec un art admirable, comme un turban; une extrémité, passée dans le devant du turban, s'y dresse telle une plume. Puis ce turban, toujours égayé de touches jaune-canari, est fixé par des broches d'or, dont l'une s'attache devant, tandis que deux autres sont piquées de chaque côté. Quant au reste du costume, il est fort simple; une chemise à manches, décolletée et brodée; une jupe très longue derrière, mais rattrapée devant et attachée sous la poitrine de façon à amener l'ourlet au niveau de la longue chemise; et enfin un fichu jeté sur les épaules. Cependant les dessins et les couleurs des robes et des foulards sont exquis. Cra-moisés, jaunes, bleus, verts vifs, lilas, violets, roses, disposés parfois en écossais, en damiers, en rayures : noir et orange, bleu de ciel et violet. Et quelles que soient les couleurs du costume, qui peuvent être étonnamment variées, la coiffure doit toujours être jaune, — d'un jaune brillant, éclatant. A tout cela ajoutez l'éclat de bijoux coûteux et anciens : immenses boucles d'oreilles dont chaque pendent est formé de cinq cylindres d'or soudés

l'un à l'autre; colliers à triple, à quadruple, à quintuple rangée de grandes perles creuses généralement d'or mat, — mais parfois ciselées avec art; le merveilleux *collier-choux*. Et ces bijoux scintillants ne sont pas de simples imitations du cristal pur; les boucles d'oreille valent cent soixante-quinze francs la paire, et le collier d'une Martiniquaise coûte de cinq cents à mille francs. C'est peut-être le cadeau de son amant, son *doudou*; mais en général elle s'achète ces parures soit sur crédit, soit perle par perle, jusqu'à ce qu'elle ait le nombre désiré.

Mais celles qui ont de si riches atours sont peu nombreuses. La plupart des femmes portent de lourds fardeaux sur leur tête, ou colportent des fruits, des légumes, des gâteaux, des mets tout cuits. Elles sont très simplement vêtues d'une seule robe de couleur vive, ou *douillette*, qui tombe du cou aux pieds, très longue mais retroussée en général de façon à coller étroitement au corps, et à laisser les jambes nues parfaitement libres. Toute la journée ces femmes montent et descendent des collines sous le soleil ardent, nu-pieds, portant des fardeaux de cent à cent cin-



quante livres sur la tête. Sans doute l'habitude de tout porter ainsi dès leur enfance contribue-t-elle beaucoup à assurer la vigueur et le port si altier de la population. J'ai vu transporter ainsi un piano à queue sur la tête de quatre hommes. Il est rare que les femmes assurent l'équilibre de leur charge avec les mains une fois qu'elles l'ont mise en place. Leur tête demeure presque immobile, mais leurs yeux noirs et perçants se tournent vers toutes les portes, vers toutes les fenêtres, guettant le signe d'un client. Et les cris de la rue créole, proférés sur un ton aigu mais sonore, se confondent et produisent des harmonies fortuites très agréables à entendre.

...*Cé mouné là, ça qui lé bel mangé?* Son panier rempli de mangues pèse certainement presque autant qu'elle-même... *Ça qui lé bel avocat?* La poire avocat coupée a le goût d'un beau fromage vert... *Ça qui lé escargot?* Appelez-la vite si vous aimez les escargots... *Ça qui lé titiri?* Poissons minuscules dont mille rempliraient à peine une tasse à thé... *Ça qui lé charbon?* *Ça qui lé canne?* *Ça qui lé pain aubé?* (Qui veut du charbon, des canards, du pain au beurre?) *Ça qui lé painmi?* Petite



galette de maïs en forme de pain de sucre, enveloppée dans une feuille de bananier... *Ça qui lé fromassé?* (pharmacie) *lapotécai créole?* Celle-ci vend des racines et des herbes créoles, et toutes les herbes pour infusions, cataplasmes et remèdes : *matriquin, feuille corossol, balai-doux, manioc-chapelle, Marie-Perrine, graine-enba-feuill, bois l'homme, zhébé-gras, bonnet-carré, zhébé-codeinne, zhébé-à-femme, zhébé-à-chatte; canne-d'eau, poque, fleu-papillon, lateinne*, et vingt autres dont on n'a jamais entendu parler. *Çé qui lé dicaments?* (des blouses pour laboureurs?) *Çé moune-là, si ou pa lé acheté canari-à-das, lanmoin, moin, moin, ké crazé y.* C'est la marchande de *canaris* (marmites) de terre rouge; il ne lui en reste qu'une, et si on ne la lui achète pas, elle va être brisée!

*Ho! zenfants-là, en de-ho!* Courez vite à sa rencontre, petits enfants, si vous aimez les gâteaux au riz sucrés... *Hé! gens pa enho', gens pa' enbas, gens digaletas, moin ni bel gaououôs poisson!* *Ho! gens d'en haut! gens d'en bas! gens des galetas!* sachez que j'ai de très beaux et gros poissons! *Hé! cé qui lé mangé yonné!* Ce sont les akras : galettes plates et brunes de

morue pilée et de haricots, assaisonnées de poivre et frites dans du beurre...

Et puis voici le pâtissier ambulante; noir comme de l'ébène, tout de blanc vêtu, portant le tablier et le béret blancs d'un chef français, et qui chante moitié en français, moitié en créole :

C'est l'ouvrier de la pâtisserie qui passe,  
Qui ta kè veillé pou' gagner son existence,  
Toujours content,  
Toujours joyeux.  
Oh! qu'ils sont bons!  
Oh! qu'ils sont doux!

C'est le pâtissier qui passe.

Les amusantes boutiques qui bordent la rue des deux côtés ne portent ni noms ni enseignes au-dessus de leurs immenses portes voûtées; il faut regarder à l'intérieur pour savoir ce qu'on y vend. Et même alors on a peine à déterminer la nature du commerce, car on vend des poêles à frire et des grils dans les merceries, des images saintes et des rosaires dans les bazars, des bonbons et des sucreries chez le marchand de faïence, du café et de la papeterie chez les modistes, des cigares et du tabac chez les potiers, des rubans et des



dentelles chez les bijoutiers, du sucre et de la gelée de goyave dans les bureaux de tabac!

Mais de tous les objets mis en vente, celui qui est le plus attrayant parce qu'il est le plus exotique, c'est la poupée martiniquaise. Il y a deux sortes de poupées : la *poupée câpresse*, dont le corps est recouvert d'un cuir brun et lisse qui imite la couleur de la race câpresse, et la *poupée négresse*, recouverte de cuir noir. Vêtues, ces poupées valent de onze à trente-cinq francs chacune; certaines, habillées sur mesure, sont encore plus coûteuses. Et une jolie câpresse est un charmant objet de curiosité. Les deux espèces de poupées sont vêtues du costume populaire, mais la négresse est en général habillée plus simplement. Chaque poupée a une chemise brodée, une jupe de couleur criarde drapée avec goût, un foulard de soie, un *collier-choux*, des boucles-d'oreilles à cinq cylindres, — *zanneaux-clous*, — et un charmant petit madras rayé. Telle poupée est un véritable modèle réduit des modes martiniquaises, jusque dans les moindres détails. Elle est presque trop artistique pour servir de jouet.

Ces anciennes couleurs des costumes de la



Martinique, toujours relevées par de brillantes rayures ou damiers jaunes, sauf dans le cas de robes violettes spéciales, portées à l'occasion de certaines cérémonies religieuses, ont une luminosité indescriptible, qui met merveilleusement en valeur les beaux tons chauds de cette chair des tropiques. Et ce sont, en effet, les teintes des costumes chatoyants que la Nature a prêtées aux êtres qui lui sont les plus chers et les plus proches : aux amoureux du miel, les insectes. Ce sont les couleurs des guêpes. Je ne sais si cette idée s'est jamais présentée à l'imagination enfantine de cette race étrange, mais ce fut une expression créole qui m'y fit songer pour la première fois. En patois créole, la phrase : *pouend guêpe* (prendre une guêpe) veut dire parler d'amour à une jolie fille de couleur. Et plus on regarde ces costumes, plus on comprend que seule la Nature a su enseigner une si rare compréhension de la puissance de tonalités harmonieuses, une telle connaissance des charmes des lois chromatiques.

Ce soir, tandis que j'écris, la Pelée est plus lourdement coiffée que d'habitude. Sa coiffure est faite de nuages pourpres et lilas, magni-

fique madras que le couchant strie de jaune. La Pelée est parée de son costume de fête comme une cypresse habillée pour un baptême ou un bal, et, dans son turban fantôme, une étoile scintille en guise de broche.

## XIII

En suivant la rue Victor-Hugo dans la direction du port et en franchissant la rivière Roxelane ou Rivière des Blanchisseuses, dont le lit rocailleux est, à perte de vue, tout blanc de linge non rincé, on descend par certaines rues tortueuses et étroites jusqu'à la place du Marché principal. C'est un quadrilatère bien pavé et bien ombragé avec, au milieu, une fontaine. Ici les marchands sont assis en rangées. Une moitié du marché est consacrée aux fruits et aux légumes, — l'autre moitié à la vente du poisson frais et de la viande. En y pénétrant on est tout d'abord étourdi par la



cohue, et assourdi par la tempête de babil créole qui vous assaille. Ensuite on discerne un ordre quelconque dans ce chaos, et on observe beaucoup de choses curieuses.

Au milieu de la place pavée, autour de la fontaine, on voit des barques remplies de poissons qui ont été portées à dos d'homme, ou, si elles sont très lourdes, roulées sur des diables. Et quels poissons! Bleu, rose, lilas, écarlates, dorés. Ce ne sont point des teintes spectrales que celles-ci, mais des couleurs lumineuses, violentes comme des flammes! On voit aussi des tas de poissons longs et minces comme des barres d'argent, empilés les uns sur les autres, éblouissants, et d'égale grosseur de la tête à la queue! Tout près sont des monceaux de poissons bleus et roses, et là-bas on aperçoit une masse de dos azurs et de panses dorées... Sur des étalages on peut étudier des monstres de douze à quinze pieds de long; le requin, la vierge, la tonne, — ou bien les excentricités. Voici des disques très minces pourvus de longues tentacules brillantes et vermiculaires au lieu de nageoires, qui se tordent dans tous les sens comme les brins mouvants d'une frange d'argent. D'autres sont

hérissés d'épines; d'autres encore, au corps de serpents, sont tachetés de façon à ressembler à des formes de granit rouge et poli. Ce sont les *moringues*. Les *baléou*, les *couliou*, *macriau*, *yazard*, *tché-tcha*, *bonnique*, et *zorphi* représentent à peu près toutes les teintes possibles du bleu et du violet. La *souris* est rose et jaune; la *patate* est noire et jaune; le *groszié* est vermeil; la *couronne* est rouge et noire. Leurs noms ne sont pas moins inconnus que leurs teintes : l'anguille de mer est longue et mince comme un crayon; le *Bon Dié manié moin* porte des empreintes de doigts; le *lambi*, énorme escargot de mer; la *pisquette*; la *laine*; la *lune*; le *crapaud de mer*, à la dangereuse nageoire dorsale; le *vermeil*; le *jaquet*; le *chaponne*, et cinquante autres encore, et à mesure que le soleil monte dans le ciel, on cache les poissons sous des feuilles de bananier et de balisier.

Plus surprenantes encore peut-être sont les variétés étonnantes de légumes verts, jaunes et multicolores, — de fruits de tous les tons et de toutes les formes dont on ne conserve qu'une impression générale d'odeurs délicieuses et de douces couleurs. Cependant certaines



excentricités produisent sur le visiteur une impression toute particulière. Voici un grand cylindre couleur ivoire qui a la forme d'une défense d'éléphant non courbée; c'est un *chou-palmiste*, bourgeon terminal d'un palmier, le cerveau d'un des plus nobles arbres des tropiques, que l'on abat pour obtenir ce fruit! Cru ou cuit il se mange de bien des façons diverses, — en salade, en compote, en akras. Et aussitôt que ce cylindre compact de jeunes feuilles en germe a été enlevé, de grands vers apparaissent dans la cavité de l'arbre mort, des *vers-palmistes* que l'on vend également sur ce marché où ils grouillent dans des bols ou dans des brocs. Frits vivants, ils ont, paraît-il, le goût d'amandes, et ils sont considérés un mets très délicat.

... Ensuite vous vous amusez à observer tous ces gens noirs, bruns ou jaunes, qui vous dévisagent avec curiosité sous leurs madras ou à l'ombre de leurs chapeaux de paille en forme de champignons, larges comme des parapluies. Et comme vous remarquez leurs dos, épaules, jambes, pieds et bras nus, vous constaterez que les couleurs de cette chair sont encore plus variées et plus surprenantes



que celle des fruits. Pourtant la plupart de ces peaux ne sont comparables qu'à des fruits; les seuls termes de comparaison qu'emploient les gens de couleur eux-mêmes sont tous tirés des noms de fruits : comme, par exemple, la *peau sapotille*. La sapotille est le fruit brun et juteux du sapotier, son écorce satinée ressemble à la peau humaine, et a la couleur exacte, quand elle est bien mûre, de certaines peaux de *sangs-mêlés*. Mais les teints des races mêlées plus claires ressemblent, à mon avis, encore plus aux couleurs de fruits; il y a des teints bananes, des tons citrons, ou orangés, parfois un reflet rougeâtre comme celui d'une mangue mûrissante. Les tons sombres sont sans doute très agréables à regarder et sont souvent remarquables; parmi eux on voit tous les tons du bronze clair; mais les teintes plus vives sont vraiment belles. Debout, parfaitement nus sur les pas des portes, ou jouant tout nus au soleil, on voit parfois des enfants étonnants; des bébés couleur banane ou orange. Il existe également un type très rare qui est absolument différent de tous les autres et dont la peau dorée est d'un exquis jaune métallique. Les yeux sont allongés, bordés de

longs cils soyeux, les cheveux forment une masse de boucles qui, au soleil, révèlent des reflets bleus. Quel est le mélange de races qui a produit ce beau type? Il y a un sang étrange dans cette fusion, qui n'est ni coolie, ni africain, ni chinois, bien que l'on rencontre ici des types chinois d'une beauté indéniable.

Toute cette population est vigoureuse, gracieuse et saine. Tous les passants sont bien faits; on ne voit ni visages maladifs ni membres chétifs. Si par hasard on rencontre quelqu'un ayant perdu un bras ou une jambe, c'est sûrement une victime du fer-de-lance, ce serpent dont le venin putréfie les tissus vivants. Sans craindre d'exagérer, j'affirme qu'il faut avoir vu le développement musculaire des ouvriers de la Martinique pour le croire; pour l'étudier il faut regarder les noirs et les sang-mêlés qui travaillent, nus jusqu'à la ceinture, sur les débarcadères, dans les fabriques de gaz, dans les abattoirs et sur les plantations les plus proches. Ils ne sont pas en général très grands, ils ne sont même pas d'une force extraordinaire, mais ils ont l'aspect de modèles pour sculpteurs. Ils semblent absolument dépourvus de tissus adipeux et leurs muscles



saillissent d'une façon qui vous surprend. Dans une tannerie, tandis que je regardais une dizaine de nègres, un jeune mulâtre vint à passer. Il avait le visage malin d'un faune et il ne portait qu'un *lantcho* autour des reins. Et, même dans un bronze, jamais je n'ai vu un aussi beau jeu de muscles. Un professeur d'anatomie aurait pu s'en inspirer comme modèle. Un sculpteur, voulant créer un type de Mercure, se serait contenté de prendre un moulage de ce corps, sans songer à y apporter la moindre modification. Cette condition physique provient du régime frugal, m'a assuré un jeune professeur français. Tous ces hommes vivent de morue salée et de fruits. Mais la frugalité seule ne suffirait certainement pas à produire cette symétrie et cette musculature; celles-ci proviennent du croisement de races, du climat, de l'exercice continu, du travail sain et de bien d'autres conditions. Il est également certain que le soleil des tropiques tend plutôt à dissoudre la chair superflue et à fondre tout tissu excessif, en ne laissant que la fibre musculaire dense et solide comme de l'acajou.

Au *mouillage*, au pied d'un morne vert, se



trouve l'emplacement des bains. Une plage rocailleuse s'arrondit sous les hauteurs des bois tropicaux. Les palmiers se courbent au-dessus de la plage. Des bateaux sont à l'ancre sur une eau bleue, contre un horizon jaune d'or. Un vaste flamboiement bleu. L'eau est claire comme du cristal, et tiède.

Il est à peine une heure après le lever du soleil, et les cimes du Mont Pelé sont encore tout estompées dans une brume bleue. Sous les palmiers, parmi les rocs de lave, et aussi plus haut dans de petites cabines perchées sur la pente, les baigneurs se déshabillent ou s'habillent. Les têtes de nageurs surgissent çà et là de l'eau. Les femmes et les jeunes filles entrent dans l'eau voilées de la tête aux pieds; les hommes y pénètrent à peine vêtus, et certains adolescents sont même tout nus. De jeunes gamins bruns et jaunes y entrent en courant, nus, et nagent jusqu'aux rochers pointus qui surgissent noirs au-dessus de l'eau claire. Ils y grimpent un à un, et puis font un plongeon. Ainsi posés, prêts à plonger, sur le roc de lave noire, et se détachant contre l'éclat bleu du ciel, chaque silhouette souple, dorée par le soleil matinal, prend un aspect

---

statuesque et lumineux que les mots ne sauraient décrire. Ces petits corps paraissent irradier de la couleur, et la clarté azurée-intensifie la teinte. C'est à la fois idyllique et incroyable. Coomans se servit de nuances plus pâles dans ses études pompéiennes, et ses figures ne furent jamais aussi symétriques. Cette chair ne ressemble pas à de la chair, mais plutôt à la pulpe de fruits.

## XIV

Partout des croix, des petits autels, des calvaires, et des statues de saints. On remarque des crucifix et des statuette, même dans les branches, ou dans les creux des arbres qui ombragent les grandes routes. Lorsqu'on gravit les chemins vers l'intérieur du pays, on rencontre à chaque kilomètre une chapelle, ou une petite croix érigée sur un piédestal de maçonnerie ou dans une petite niche creusée exprès dans le mur, protégée par un grillage, derrière lequel on aperçoit l'image du Christ et de la Madone. Des lampes brûlent toute la nuit devant ces figurines.



Le village de Morne-Rouge, à environ deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer et à une heure de voiture de Saint-Pierre, est célèbre pour ses sanctuaires. C'est un lieu de pèlerinage aussi bien qu'un séjour balnéaire. Au-dessus du village, sur la pente escarpée d'un morne plus élevé, on remarque une succession singulière de petits édifices qui s'échelonnent jusqu'au sommet, quatorze petits tabernacles qui contiennent chacun un relief représentant un incident de la Passion du Christ. C'est le Calvaire, — et il faut être animé d'une foi vraiment plus que modérée pour accomplir l'exercice religieux de gravir jusqu'au sommet du morne en récitant une prière devant chaque petit autel. Du porche de l'édifice le plus élevé, le village de Morne-Rouge apparaît si bas dans le lointain que l'on éprouve le vertige rien qu'à le regarder. Mais l'ascension vaut la peine d'être entreprise, même pour le profane, à cause de la vue superbe qu'on a du haut du morne. Sur toutes les hauteurs avoisinantes se dressent des chapelles votives et de grands crucifix.

Saint-Pierre est moins peuplé d'images que Morne-Rouge. Mais il y en a pourtant quel-

ques-unes de colossales qui sont visibles de toutes les parties du port. Sur les sommets dominant les quartiers du centre, un Christ gigantesque se dresse au-dessus de la baie; et du Morne-Rouge qui limite la ville au sud, une grande Vierge blanche, — Notre-Dame de la Garde — veille sur les navires à l'ancre au mouillage.

Trois fois chaque jour un carillon superbe s'égrène sur la ville des tours de la Cathédrale blanche. Les jours de grande fête, les cloches sonnent d'une façon merveilleuse; les sonneurs sont africains, et quelque chose du sentiment africain se devine dans leur façon impressionnante de sonner. Le bourdon a dû coûter une fortune; qu'on le fasse parler, l'effet est saisissant : la ville entière vibre avec un son étrange, difficile à décrire : un gémissement profond et frémissant qui produit des harmonies inconnues lorsqu'il saisit et s'approprie les voix des plus petites cloches... On n'oublie pas facilement les sonneries d'un *bel midi*.

Derrière la Cathédrale, par-dessus les toits pointus de la ville et au pied du Morne-Orange boisé, se trouve le cimetière du Mouillage. Il



est plein de beauté, cet étrange cimetière tropical; la plupart des tombes basses sont couvertes de petites dalles noires et blanches, posées exactement à la façon du damier d'un jeu d'échecs. Au pied de chaque petite tombe se dresse une croix noire munie d'une plaque blanche qui porte, inscrit en lettres délicates et gracieuses, le nom du défunt. Ces petites tombes sont si jolies qu'on se croirait presque dans un cimetière de poupées. Çà et là, de minuscules chapelles de marbre ont été construites au-dessus des morts, et contiennent des Madones, des Christs et des petits anges blancs, tandis que des plantes grimpantes aux fleurs blanches s'enroulent autour des piliers. La mort semble si lumineuse ici que l'on y songe inconsciemment comme à une douce résurrection de cette douce terre verte, comme une vapeur invisible qui se fond dans le jour prodigieux. Tout est clair, net et beau; l'air est alourdi par le parfum du jasmin et des lys blancs, et le palmier, emblème de l'immortalité, dresse sa tête à cent pieds d'altitude dans la lumière bleue. Il y a des rangées de ces arbres symboliques et majestueux dans le cimetière de Saint-Pierre; deux énormes pal-



miers en gardent l'entrée; les autres, aux troncs blancs, s'élèvent parmi les tombes, dressant leurs immenses parasols de verdure plus haut que les tours de la Cathédrale.

Et derrière tout cela, la vie muette et verte des Mornes lutte pour descendre et envahir le repos des morts. Elle avance des tentacules verts au-dessus des murs sous lesquels elle pousse des racines solides; elle attaque chaque joint de la maçonnerie patiemment, imperceptiblement, et pourtant presque irrésistiblement.

Un jour il y aura peut-être un grand changement dans la petite ville de Saint-Pierre (1). On y trouvera peut-être moins d'argent, moins de zèle de se souvenir des morts. Alors, par-dessus le mur, la légion verte du Morne s'avancera sans rencontrer de résistance; les plantes grimpantes frayeront le chemin, disloquant les jolies tombes, arrachant les dalles noires et blanches. Puis viendront les géants qui sape-  
ront plus profondément en tâtant afin de trouver les poussières des cœurs, en fouillant parmi les ossements... Et alors tout ce que l'amour a caché dans ce cimetière sera resti-

(1) Hearn écrivit ces paroles prophétiques en 1887.

---

tué à la Nature, absorbé par les riches sèves de sa végétation pour revivre dans ses éclats de couleur, et pour ressusciter dans les offrandes d'émeraude et d'or qu'elle tend vers le grand soleil.

## XV

...Vue de la baie, la petite ville rouge, blanche et jaune ne forme qu'une raie multicolore contre le vert brillant de cette île montagneuse. Il n'y a pas de sol nu; pas de rocher nu. Les chaînes de montagnes s'élèvent par rangées successives vers l'intérieur, et sont encore couvertes de forêts; les bois tropicaux montent jusqu'aux cimes à une hauteur de quatre ou cinq mille pieds. Décrire la beauté de ces bois, même de ceux qui couvrent les mornes aux alentours immédiats de Saint-Pierre, me semble presque impossible. Pour décrire certaines formes et certaines couleurs,



il faudrait créer des mots nouveaux. Ceci est surtout vrai pour ce qui concerne la couleur; celui qui ne connaît que les tons de la végétation septentrionale ne peut se former une idée précise du vert d'une forêt tropicale, couleur qui rappelle celle d'un embrasement vert.

On n'a qu'à suivre la route de Saint-Pierre par la Savane du Port, pour se trouver après vingt minutes de marche en face du Morne Parnasse et à l'orée d'un grand bois, reste de l'énorme végétation qui recouvrait jadis toute l'île. Alors, on commence à comprendre avec une sorte d'effroi ce que c'est qu'une forêt tropicale, en regardant cette montée de belles formes vertes qui s'élève jusqu'à mille pieds d'altitude. On dirait une surface apparemment solide de couleurs voyantes, rugueuses comme une falaise. On ne distingue pas facilement dans cette masse des arbres entiers, on n'aperçoit que des ébauches : les rêves d'arbres, des *Dorésqueries*. Des formes qui semblent fléchir sous le poids de plantes grimpantes se dressent à cent pieds de hauteur. D'autres, également grandes, s'élèvent au-dessus de celles-là, — et plus haut encore une véritable légion de monstruosité végéta-

les se penchent, s'inclinent et se courbent, élevant des bras verts, projetant des coudes et des courbes pareils à des dos ou des épaules, traçant des caricatures de dos et de jambes... Aucun faite distinct n'apparaît, sauf là où un palmier dresse sa crête très haut dans cette lutte pour atteindre le soleil. Tout le reste semble voilé, à demi caché, à demi étouffé par de lourdes plantes grimpantes. Des lianes d'un vert ardent dissimulent toutes les branches et toutes les tiges : elles forment des draperies, des tentures et des cascades immobiles qui se déversent comme un silencieux et épais débordement, — surprenante invasion de vie parasitaire. Tout ceci est d'une beauté étrange et effroyable, et pourtant le spectacle est imparfait. Les plus beaux arbres ont été abattus, on ne voit que la ruine de ce qui a été. Pour voir la véritable forêt vierge, il faut pénétrer très loin dans l'intérieur de l'île.

Cependant le vert n'est pas toujours le ton dominant dans ces bois. Pendant une brève saison qui correspond à certains de nos mois d'hiver, les forêts éclatent tout d'un coup en une véritable conflagration de couleurs, causée par l'épanouissement des lianes cramoisies,

---

jaune-canari, bleues et blanches. Il y a d'autres floraisons, mais celle des lianes, à elle seule, a une force chromatique suffisante pour transformer tout l'aspect du paysage.



## XVI

La forêt des Antilles ne saurait être décrite plus puissamment que par le Docteur F. Rufz, un créole martiniquais, dont je me permets de citer les pages suivantes :

« La mer, la mer seule, parce qu'elle est le plus colossal des spectacles mondiaux, peut nous fournir un terme de comparaison dans notre effort pour décrire les grands bois... Mais, même alors, il faut s'imaginer la mer par une journée de tempête, soudain immobilisée dans l'expression de sa plus grande furie. Car les sommets de ces bois immenses répètent toutes les inégalités de terrain qu'ils

recouvrent. Et ces inégalités sont des montagnes de 4.200 à 4.800 pieds d'altitude, et des vallées d'une profondeur correspondante. Tout ceci est caché, fusionné ensemble et égalisé par la verdure en ondulations denses et énormes, — en d'immenses houles de feuillage. Seulement, au lieu d'une ligne blanche à l'horizon, on a une ligne verte; au lieu de scintillements bleus, ce sont des scintillements verts, — et cela dans toutes les teintes, dans toutes les combinaisons dont le vert est capable; vert foncé, vert clair, vert jaune, vert noir.

« Lorsque nos yeux se lassent, — si c'est possible, — de contempler l'extérieur de ces bois gigantesques, essayons de pénétrer à l'intérieur. Quel chaos inextricable! Les sables de la mer ne sont pas plus serrés les uns contre les autres que ne le sont ici les arbres : certains sont droits; d'autres recourbés, d'autres infléchis, tombés, appuyés les uns contre les autres ou dressés en haute pile. Des lianes grimpantes qui franchissent l'espace séparant un arbre d'un autre, comme des cordes passant de mât en mât, aident à combler tous les vides de ce treillage; et des parasites, — non

des parasites timides comme le lierre ou la mousse, — mais des parasites qui sont de véritables arbres greffés sur d'autres arbres, dominent les troncs primitifs, les terrassent, usurpant la place de leurs feuillage et retombant à terre en formant des saules pleureurs factices. Ici on ne trouve pas, comme dans les grandes forêts du Nord, l'éternelle monotonie de bouleaux ou de sapins; non, ici c'est le royaume de la variété infinie; les essences les plus diverses se heurtent, s'entrelacent et se dévorent. Tous les rangs, tous les ordres se confondent comme dans une foule humaine. Le doux et tendre balisier ouvre son parasol de feuilles à côté du gommier qui est le cèdre des colonies. On voit l'*acomat*, le *courbaril*, l'*acajou*, le *tendre-à-caillai*, le *bois-de-fer*... Mais autant énumérer par leur nom tous les soldats d'une armée. Notre chêne, le *balata*, oblige le palmier lui-même à s'allonger prodigieusement afin d'attraper quelques minces rayons de soleil... Car ici il est aussi difficile pour les pauvres arbres d'obtenir un rayon de ce roi du monde que pour nous, sujets d'une monarchie, d'obtenir un regard de notre souverain. Quant au sol, inutile d'essayer de



l'examiner; il se trouve en-dessous de nous à une profondeur sans doute aussi grande que le fond de la mer; il a disparu, il y a longtemps, sous l'amoncellement des débris, sous une sorte de fumier qui s'y est accumulé depuis la Création; on y enfonce comme dans une boue argileuse; on marche sur des troncs putréfiés dans une poussière innommable. C'est ici, en vérité, que l'on peut se rendre compte de ce que signifie vraiment l'antiquité végétale... Une lumière livide, verdâtre, bleuâtre, comme la clarté de la lune à minuit, confond les formes vraies et fantastiques. Une humidité méphitique s'exhale de toutes parts; il règne un odeur de mort, et un calme qui n'est pas le silence (car l'oreille croit percevoir le grand mouvement perpétuel de la composition et de la décomposition) vous inspire cette horreur mystérieuse et ancienne que les Anciens resentaient dans les forêts primitives de la Germanie ou de la Gaule :

*Arboribus suis horror inest* (1).

(1) *Enquête sur le Serpent de la Martinique* (Vipère Fer-de-Lance, Bothrops Lancéolé, etc.). Par le Docteur E. Ruffz : éd. 1859. Paris; Germer-Ballière, pp. 55-57 (note).

## XVII

Le sentiment d'effroi qu'inspire une forêt tropicale est certainement plus intense que la crainte mystique qu'aucun désert boisé du Nord a jamais pu éveiller... L'éclat presque surnaturel des couleurs, l'intensité de cet océan de frondaisons, et l'obscurité violette des rares brèches qui révèlent sa profondeur inconcevable; les millions de sons mystérieux qui forment son murmure continu, tout cela évoque l'idée d'une force créatrice qui terrifie. L'homme se sent ici comme un insecte; il est craintif comme un lépidoptère, sur le qui-vive contre des ennemis impitoyables,

et cette crainte n'est pas sans fondement. Ce serait une folie que de pénétrer sans guide dans ces abîmes verts, car même avec les meilleurs guides il y a du péril. La Nature y est dangereuse; les forces qui créent sont celles qui putréfient; ici la vie et la mort se transmettent continuellement leurs offices dans l'incessante transformation des forces, — fondant et reformant la substance dans le même vaste creuset. Il y a des arbres qui distillent du venin; il y a des plantes qui ont des dards; il y a des parfums qui troublent le cerveau; il y a des plantes grimpantes froides et vertes, dont le contact provoque des ampoules comme le contact du feu; tandis que dans tous les coins, dans toutes les ombres, il y a un grouillement de vie inconnue, belle ou hideuse, — insectes, reptiles, oiseaux, — qui luttent, s'entre-dévorent et s'entre-tuent. Mais le grand péril de la forêt, le danger qui en écarte même le naturaliste, c'est la présence du terrible *fer-de-lance*, — *trigonocephalus lanceolatus*, *bothrops-lanceolatus*, le plus mortel des reptiles occidentaux, et sans doute un des serpents les plus redoutables du monde entier.

Il n'y en a pas moins de huit espèces dif-



férentes, la plus ordinaire étant la vipère gris foncé tachetée de noir, couleur qui permet à ce reptile de se cacher parmi les racines protubérantes des arbres en s'y enroulant et en dissimulant sa tête triangulaire. Parfois le serpent est d'un jaune clair; alors il est difficile de le distinguer du régime de bananes autour duquel il s'enroule. Ou bien encore, il est jaune foncé ou jaune brun, ou lie de vin tacheté de rose et noir, ou noir mat, avec un ventre jaune, — en somme de toutes couleurs du sol des forêts tropicales, couleur de vieille écorce ou d'arbres en décomposition. L'iris de l'œil de ce reptile est orange avec des étincelles rouges; la nuit il reluit comme un charbon ardent.

Et le *fer-de-lance* règne en monarque absolu sur les montagnes et dans les ravins. Le jour il est seigneur des forêts et des solitudes; et la nuit il étend son empire sur les grandes routes, les chemins familiers, les parcs, les jardins publics. A moins de vivre dans la ville même, il faut demeurer chez soi une fois la nuit tombée. S'il vous arrive d'être en visite après le coucher du soleil, à même un mille de la ville, vos amis vous préviendront avec inquiétude

de ne pas suivre le boulevard pour rentrer chez vous, et de vous tenir autant que possible au milieu du chemin. Même en plein midi, il ne faut pas songer à pénétrer dans les bois sans un guide expérimenté; on ne pourrait se fier à ses propres yeux pour discerner le danger; à tout moment une branche, un nœud de lianes, une racine rose ou grise, un régime de fruits jaunes peuvent s'animer, se tordre, bondir, frapper... Alors vraiment on éprouve le besoin d'une aide rapide. Car dès quelques battements de cœur, la chair se tuméfie, se glace et s'amollit. Bientôt elle se décolore et se couvre de taches violacées, tandis qu'un froid glacial se répand dans tout le sang. Si le « panseur » ou le médecin arrive à temps, et qu'aucune veine n'ait été transpercée, il y a encore de l'espoir. Mais si, comme il arrive souvent, le serpent a mordu directement dans une veine du pied ou de la cheville, rien ne pourra sauver la victime. Même lorsque la vie est sauvée, le danger n'est pas écarté. La nécrose des tissus se déclare; la chair se corrompt et se détache des os par lambeaux, et les couleurs de la putréfaction simulent les tons de la décomposition végétale : les gris, les



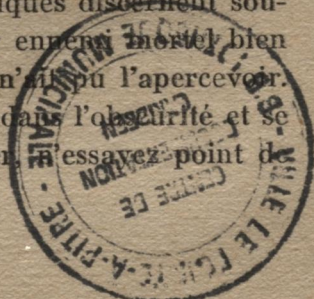
roses, les jaunés sinistres des troncs qui pourrissent dans le sol sombre qui leur a donné la vie. La victime humaine pourrit comme pourrissent les arbres, — s'effrite et se dissout comme s'effrite la substance des palmiers et des *balatas* morts; elle meurt par la *Mort des Bois...*

Aujourd'hui on trouve rarement un *fer-de-lance* mesurant plus de six pieds de long; les dimensions du reptile semblent avoir été considérablement réduites par la guerre inlassable que l'homme lui a livrée depuis l'époque du Père Labat qui dit avoir vu un *fer-de-lance* de neuf pieds de long et de cinq pouces de diamètre. Il parle aussi d'un *couresse*, — serpent beau et inoffensif, ennemi, paraît-il, des *fers-de-lance*, — qui aurait mesuré dix pieds de long et qui était gros comme le bras d'un homme. Mais maintenant on voit rarement un grand *couresse*. Les forestiers nègres tuent les deux reptiles indistinctement; et comme les vieux reptiles sont ceux qui ont le moins de chance d'échapper à l'observation, les chances de la survivance d'exemples de reptiles remarquables diminuent chaque année avec le décroissement du pays boisé.



Mais on peut pourtant douter que le nombre de reptiles dangereux ait beaucoup diminué depuis la première période coloniale. Chaque femelle pond de quarante à soixante petits par portée. Les repaires préférés du *fer-de-lance* sont généralement inaccessibles et inconnus, et il se multiplie de façon prodigieuse. Ce n'est, en somme, que le surplus de sa progéniture qui envahit les champs de canne à sucre et qui rend les routes dangereuses après le coucher du soleil; et pourtant en une année on a tué plus de trois cents serpents sur une seule plantation! L'introduction de la mangouste des Indes fut tout à fait utile comme méthode de suppression. La mangouste tue, en effet, le *fer-de-lance* quand elle a l'occasion, — mais elle tue aussi les poules et leur suce le sang. Et ceci la condamne irrévocablement chez les nègres campagnards, qui vivent, en grande partie, de l'élevage et de la vente des poules.

...Les animaux domestiques discernent souvent la présence de leur ennemi mortel bien avant que l'œil humain n'ait pu l'apercevoir. Si votre cheval se cabre dans l'obscurité et se met à trembler et à suer, n'essayez point d'



continuer votre route avant d'être certain que le chemin est libre. Votre chien revient vers vous en pleurant et frissonnant? Vous ferez bien de faire attention à cet avertissement. Les animaux qui vivent sur les propriétés de campagne essaient, en général, de lutter pour leurs vies : la poule se bat pour ses poussins; le taureau s'efforce de piétiner et d'éventrer son souple ennemi; le porc livre un combat plus heureux, mais l'animal qui craint le moins ce monstre, c'est le chat. En apercevant un serpent, la chatte met immédiatement ses petits à l'abri, puis elle s'avance crânement à sa rencontre. Elle s'avancera jusqu'à la limite extrême de la portée du serpent, et se mettra à feindre en le taquinant, en l'effrayant, en essayant de le forcer à frapper. Il faut alors voir briller les yeux d'émeraude et de topaze. Ils lancent de véritables flammes! Un instant plus tard et la tête triangulaire se soulève, sifflant au-dessus de ses anneaux et frappe, rapide, comme mue par des ailes. Mais plus rapide encore est la patte armée qui l'écarte et la précipite, blessée, dans la poussière. Cependant la chatte n'ose toujours pas bondir; l'ennemi, encore actif, a presque aussi-



tôt reformé ses anneaux. Mais elle est toujours devant lui, le guettant, pupille verticale contre pupille verticale. De nouveau le serpent fouette et darde; de nouveau la chatte pare le coup; la mort vivante est écartée une deuxième fois; la peau écaillée est lacérée et un œil a cessé de briller. Une troisième fois le serpent frappe et la chatte répète son coup rapide, tranchant. Mais le trigonocéphale est aveuglé, étourdi : avant même qu'il ait pu s'enrouler, la chatte bondit, clouant l'horrible tête plate à terre de ses deux pattes musclées. Mais cependant il peut se fordre, s'enrouler, frapper le sol de sa queue, essayer d'étrangler son adversaire. En vain ! Il ne relèvera jamais la tête. Un instant plus tard et il s'immobilise : les dents aiguës et blanches de la chatte ont coupé la vertèbre à l'arrière du crâne triangulaire.



## XVIII

Le Jardin des Plantes n'est pas absolument à l'abri des serpents, car le trigonocéphale va partout, rampant même jusqu'aux sommets des cacaotiers, nageant dans les rivières, escaladant les murs, se cachant dans les toits de chaume de palmier, et pondant dans les tas de bagasse. Donc, si on désire se former une idée de la magnificence de la végétation de la Martinique sans courir le risque de pénétrer dans les grands bois, on n'a qu'à visiter le Jardin des Plantes, en ayant soin de bien regarder lorsqu'on franchit des arbres abattus, et lorsqu'on se fraie un chemin à travers des

branches mortes. Le Jardin est situé à moins de deux kilomètres de la ville sur les pentes du Morne-Parnasse, et, pour le former, on a utilisé la forêt primitive elle-même, de sorte que la plus grande partie du Jardin est une véritable forêt vierge. La Nature a accompli ici infiniment plus que l'Art de l'homme, — bien que cet art ait beaucoup contribué à créer le charme de l'endroit, — et jusqu'à tout dernièrement le résultat obtenu pouvait être considéré comme une des merveilles du monde.

Dès que l'on franchit la grille d'entrée, on se trouve dans le crépuscule, quoique le soleil soit peut-être aveuglant dehors sur la route blanche. Tout est dans une pénombre verte, à travers laquelle on devine des troncs immenses. En suivant le premier chemin à gauche, on peut obtenir la meilleure vue d'ensemble. Comme on s'avance, le Jardin s'approfondit à droite toujours de plus en plus en une sorte de ravin; à gauche s'élève une espèce de falaise toute voilée de feuillage, et tout cela est baigné par la belle pénombre crépusculaire des frondaisons d'arbres séculaires dont les faîtes se rejoignent. Des palmiers aux racines qui s'étendent à cent pieds sous terre



dressent leurs têtes à cent pieds d'altitude, et cependant ils atteignent à peine la lumière. Plus loin le ravin s'élargit pour encadrer deux petits lacs tachetés d'îles artificielles, qui sont des miniatures de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Dominique. Ces îles sont couvertes de plantes des tropiques, dont beaucoup sont inconnues même ici; elles viennent des Indes, du Sénégal, d'Algérie et de l'Orient le plus extrême. Ses fougères arborescentes, d'une grâce ignorée, montent en frémissant du chemin qui longe le bord du lac; et le grand *arbre-du-voyageur* déploie son éventail colossal. Des lianes géantes pendent en guirlandes et en festons au-dessus du chemin; des cordes vertes tordues, plantes grimpantes qui descendent à terre pour reprendre racine, pendent partout; et des parasites aux tiges épaisses comme des câbles s'enroulent autour des arbres comme des boas... Sur les troncs qui s'élancent à perte de vue vers l'immensité verte d'en haut, on ne voit pas d'écorce. On ne peut deviner à quelle essence ils appartiennent; ils sont enveloppés d'une gaine si épaisse de plantes parasites qu'ils ressemblent à des piliers de feuilles. Entre soi et le ciel, où tout lutte



pour parvenir au soleil, se déploie une voûte presque ininterrompue de feuilles, une vague confusion verte, où on ne distingue rien de particulier.

De temps à autre, on parvient à des brèches dans le ravin vert à gauche, ouvertures créées par des cascades qui se précipitent d'un bassin de pierre brune et moussue dans un autre, ou des trouées occupées par des degrés de roc, verdis par des mousses et décolorés par le temps. Ces marches mènent à des sentiers plus élevés, et tous les ouvrages de pierre, — grottes, ponts, bassins et marches, — sont noircis par le temps et veloutés de mousse. Ce jardin appartient à un autre siècle; des décrets spéciaux furent passés à son sujet en l'an II de la République. Il est très étrange et suggère un idéal artistique aussi ancien, et même plus ancien que Versailles... Mais aujourd'hui encore il est incomparablement beau.

Enfin on approche à l'extrémité du chemin pour entendre le rugissement de la cataracte. Une brèche perce la voûte verte au-dessus du lit d'une rivière à vos pieds; et à un brusque tournant, vous apercevez tout à coup la cascade. Devant vous se dresse le Morne-Parnasse

lui-même, et contre la chute lumineuse qui tombe d'en haut, on remarque le bord d'un précipice. Et l'écume roulante d'une cataracte le franchit comme une fumée qui tombe, pour être rattrapée plus bas par une suite de bassins moussus... Le premier bond de l'eau franchit 70 pieds de hauteur... Joséphine vint-elle jamais rêver sur ce banc ombragé tout près de la cascade?... Elle connaissait tous ces sentiers par cœur, et ils durent sûrement hanter ses rêves.

Revenant par un autre chemin, on apercevra peut-être d'autres chutes d'eau, — mais aucune aussi imposante que la première. Cependant elles sont très belles, et on oubliera difficilement l'une d'elles, flanquée à son sommet de palmiers aux troncs blancs, qui élèvent leurs feuilles si haut dans la lumière que leur altitude donne le vertige. Etourdissante aussi est la magnificence de la grande colonnade de palmiers et d'angélins de deux cents pieds de haut dans laquelle on s'engage si on suit le chemin qui longe la rivière à partir de la cascade, — la fameuse *Allée des Duels*.

L'immense hauteur, la solennité de la colonnade de ces arbres anciens dans la pénombre



verte, — l'étrangeté de formes à peine distinctes et qui évoque des idées d'aspiration silencieuse, de triomphe ou de désespoir, — tout cela contribue à produire une singulière impression d'effroi. On est seul, on n'entend aucune voix humaine, aucun son, sauf la course de la rivière par-dessus les rochers volcaniques et le fourmillement de milliers de lézards, de grenouilles d'arbres, et de petits crapauds. On n'aperçoit aucun visage humain, mais tout autour de soi on remarque le travail de l'homme partout rongé et dévoré par la Nature; — ponts démolis, marches qui glissent, arcades abattues, fontaines étouffées aux bassins vides, — et de partout s'élève une âcre odeur de décomposition... Cette odeur omniprésente vous affecte désagréablement; elle ne cesse de vous rappeler que là où la Nature est la plus puissante à charmer, elle est aussi la plus puissante à détruire.

Le beau jardin n'est plus aujourd'hui que la ruine de ce qu'il fut jadis. Depuis la chute du Second Empire, il a été terriblement négligé et saccagé. Un agronome quelconque, que la République a chargé du soin de l'entretenir, en commença la destruction en abattant des



arbres énormes et magnifiques, y inclus une superbe allée de palmiers, *dans le seul but d'y cultiver des roses*. Mais les rosiers ne voulurent jamais y pousser, et les serpents se vengèrent de ce massacre, en transformant la roseraie en une zone dangereuse, car ils pullulent toujours dans les fourrés et parmi les arbustes lorsqu'on a arraché les arbres de la forêt... Plus tard le jardin fut très détérioré par des ouragans et des pluies torrentielles; la rivière de la montagne déborda, emportant les ponts et démolissant tous les ouvrages de pierre. On n'essaya pas de réparer ces destructions, mais la négligence seule n'eût pas suffi à ruiner la beauté de cet endroit. Il fallait pour cela la barbarie. Sous le régime nègre-radical actuel, on a donné l'ordre de détruire les arbres qui sont plus anciens que la colonie elle-même; et des merveilles, qui ne sauraient être remplacées avant des centaines de générations, furent abattues et converties en charbon de bois pour l'usage des institutions publiques!

## XIX

... Comme les paroles des poètes semblent grises en présence de cette Nature! L'énorme poème silencieux de couleur et de lumière (vous qui ne connaissez que le Nord, vous ne connaissez pas la lumière) du ciel et de la mer, des bois et des cimes, dépasse l'imagination au point de la paralyser, — se moquant du langage de l'admiration, défiant toute puissance d'expression. Ce qui se déploie devant vous ne saurait être ni peint ni chanté, car il n'y a nulle subtilité d'art ou de paroles qui puisse le refléter. La Nature réalise nos idéals

les plus élevés de beauté, comme on donne des jouets à un enfant. Et la vue de cette suprême expression terrestre, de magie créatrice, engourdit la pensée... Dans les grands centres de la civilisation, nous n'admirons et nous n'étudions que les résultats de l'esprit, — les produits de l'effort humain; ici nous ne considérons que les œuvres de la Nature, — mais de la Nature dans toute sa puissance primitive comme à l'aube légendaire de la terre. L'homme ici ne semble guère avoir plus de rapport que l'insecte avec la vie verte qui l'entoure; et les résultats de l'effort humain semblent impotents comparés au travail de ces vastes forces aveugles qui habillent les pics et couronnent les cratères éteints d'une forêt impénétrable. L'air même s'oppose à la pensée, — il est soporifique, et cependant imprégné d'activités de dissolution si puissantes que l'arbre le plus fort se met à fondre comme de la cire dès l'instant où il a cessé de vivre. Pour l'homme, le seul fait d'exister est un effort. Sans doute, la lutte perpétuelle que soutient le sang pour se protéger contre la fermentation exige-t-elle une si grande déperdition d'énergie vitale qu'il ne



reste de superflu pour aucun effort cérébral...

...Il me semble que l'artiste ressentirait son impuissance à peine moins que le poète ou le philosophe. Dans Saint-Pierre, il découvrira peut-être un pittoresque étonnant qui tentera son crayon. Mais lorsqu'il se trouvera seul avec la Nature, il comprendra qu'il ne possède pas de couleurs. Les luminosités du feuillage tropical ne sauraient être imitées que par le feu. Le peintre qui désire représenter une forêt des Antilles, — un paysage des Antilles, — doit prendre son point de vue d'une très grande hauteur, où les couleurs ne lui parviennent qu'atténuées et affaiblies par la distance, teintées de bleu et de pourpre par l'atmosphère surprenante.

Comme j'écris ces lignes, le soleil se couche, et il se déclenche de véritables ensorcellements de couleurs. Et, au bout de la rue étroite et raide qui descend jusqu'à la baie, je vois l'immobile silhouette du *steamer* se dessinant contre une prodigieuse lumière jaune, sur une mer parfaitement verte sous un ciel lilas.

## XX

Dans ces latitudes tropicales, la nuit ne tombe pas, ne descend pas sur la terre aux nombreuses cimes; elle paraît plutôt s'élever du sol comme une exhalaison. La ligne de la côte s'assombrit la première; puis les coteaux; les collines et les vallées se remplissent d'ombre : ensuite, très vite, l'obscurité monte jusqu'aux hauteurs, dont la cime la plus élevée continuera peut-être à flamboyer à son extrémité comme un volcan, pendant plusieurs minutes encore après que tout le reste de l'île est voilé d'obscurité, et que toutes les étoiles brillent au ciel...

...Les nuits tropicales ont une splendeur qui est étrange aux yeux des septentrionaux. Le ciel ne paraît pas si élevé ni si éloigné que dans le Nord; mais les étoiles sont plus grandes et d'une luminosité plus intense.

Avec le lever de la lune, tout le violet du ciel rougit, et on voit presque cette couleur rosée, annonciatrice de l'aube du Nord. Puis la lune apparaît au-dessus des Mornes, très grande, très brillante, plus brillante certainement que bien des soleils brumeux que l'on distingue pendant les novembres septentrionaux. Et elle semble avoir un magnétisme particulier, cette lune tropicale. Les oiseaux nocturnes, les insectes, les grenouilles, — tout ce qui chante, — se met à chanter très bas, par les nuits de pleine lune. La vie des bois tropicaux commence avec la nuit; dans l'immense clarté blanche d'une pleine lune, cette vie nocturne paraît ne pas oser crier comme d'habitude... Et cette lune produit aussi un singulier effet sur les nerfs. Il est très difficile de s'endormir par des nuits aussi claires; on éprouve une vague inquiétude pareille à celle qui précède la venue d'un grand orage...



## XXI

...On se rend à Fort-de-France, capitale de la Martinique, par mer de Saint-Pierre, en environ une heure et demie. Il y a bien une route par terre qui s'appelle La Trace, mais c'est un voyage de vingt-cinq milles, et très fatigant dans un tel climat, malgré la beauté indescriptible des points de vue qu'elle commande. Toute reconstruite en bois après qu'un tremblement de terre eut presque entièrement détruit ses pittoresques rues de pierre de jadis, la ville de Fort-de-France, appelée autrefois Fort-Royal, présente extérieurement moins d'intérêt que Saint-Pierre. Elle est située dans

une plaine basse et humide, et possède quelques édifices remarquables; on peut la parcourir entièrement en une demi-heure. Mais elle vaut bien la peine d'être visitée, rien que pour voir la Savane, ce grand jardin public avec ses tamariniers et ses sabliers, même si le souvenir en marbre de Joséphine n'évoquait pas un passé romanesque.

...Je suis allé regarder son fantôme blanc, création de maîtres-sculpteurs... Elle me paraît absolument belle.

Les vents marins l'ont mordue, les pluies tropicales l'ont rayée; une végétation microscopique a noirci la courbe exquise de sa gorge. Et pourtant le charme humain de cette statue est tel que l'on s'imagine volontiers contempler une présence humaine... Peut-être le profil est-il moins artistiquement vrai, — statuesque au point de trahir le ciseau du sculpteur. Mais lorsqu'on regarde bien en face le beau et doux visage créole, on peut bien croire qu'elle vit; tout le charme surprenant de la femme des Antilles est en elle.

Elle se tient au milieu de la Savane, vêtue à la mode du Premier Empire; ses bras et ses épaules gracieuses sont nus; une main repose

sur un médaillon qui porte le profil d'aigle de Napoléon. Sept grands palmiers l'entourent en cercle, tendant leurs belles têtes vers la gloire bleue du jour tropical. Dans leur cercle enchanté on a l'impression de fouler un sol sacré, le sol sacré de l'artiste et du poète. Ici les souvenirs des écrivains de Mémoires disparaissent; les potins de l'histoire se taisent; on ne se soucie plus de savoir ce que la rumeur rapporte sur ses paroles, ses sourires ou ses pleurs... Seul son charme survit sous les ombres minces, douces et ondulantes de ces palmiers féminins... Par-dessus l'espace violet de la mer d'été, à travers une vaste splendeur de lumière azurée ses regards se portent vers son lieu de naissance, vers les Trois-Iles, belles et ensoleillées, et elle sourit toujours de ce sourire moitié rêveur, moitié plaintif, — inexpressiblement touchant.



## XXII

On quitte la Martinique avec regret, même après un aussi court séjour. L'ancienne vie coloniale elle-même, pas moins que la révélation de la nature tropicale, ont une qualité unique, un charme spécial, différent de tout ce qu'on a vu jusque-là. Nous filons directement vers la Barbade; — à son retour le navire fera escale aux îles intermédiaires.

...Nous faisons route contre le vent brûlant du sud sous un ciel dont la beauté s'approfondit toujours. Vers le soir, des nuages sombres s'élèvent devant nous; et à la nuit tombante, ils étendent une obscurité noire ébène par-des-

sus tout le ciel... Ensuite surgit le vent par grandes rafales qui soulèvent l'eau, — mais c'est un vent qui est encore étrangement tiède. Le navire tangue lourdement dans l'obscurité pendant une heure ou deux; mais des torrents de pluie tiède calment la mer; les nuages passent, et la transparence violette de la nuit tropicale reparaît, enflammée d'étoiles.

A l'aube, une terre longue et basse se dessine à l'horizon, tout à fait différente des autres îles que nous avons vues : elle est sans formes volcaniques visibles. C'est la Barbade, — côte de corail brûlante et plate, — ligne verte bordée de blanc sur le bord de la mer. Mais des heures passent sans que la ligne verte trahisse des ébauches de feuillage. Nous approchons du port, un lourd nuage noir éclate dans une pluie lumineuse, à travers laquelle les formes des navires ancrés apparaissent magnifiés comme à travers un brouillard doré. La pluie cesse aussi brusquement qu'elle a commencé, le nuage disparaît entièrement et l'azur se révèle pur, éblouissant, merveilleux. C'est un spectacle qui mérite qu'on fasse tout le voyage, cette splendeur du soleil de midi à la Barbade; le rayonnement de l'horizon est

presque aveuglant, — la ligne de la mer est tranchante comme la lame d'un rasoir, — et, immobiles sur l'eau saphir, cent navires sont amarrés, les mâts, les perches, les barres et les cordages se détachant contre l'étonnante magnificence bleue... Cependant la côte de l'île a fait subtilement ressortir toutes ses beautés; on remarque d'abord le long filet sinueux et blanc de la plage, — corail et sable brillant; puis l'épaisse frange verte de végétation à travers laquelle les toits et les clochers percent çà et là, ainsi que les têtes frémissantes et emplumées des palmiers aux troncs blancs... Le ton général de cette végétation est vert foncé, bien que plein de lustre; on y remarque un scintillement pareil à des reflets métalliques. Au delà de cette ligne côtière s'élèvent de longues ondulations d'un vert pâle et brumeux; pentes lointaines de collines basses et de plaines; la ligne courbe la plus élevée, la crête de l'île, porte une rangée de cacaotiers. Ils sont si éloignés que leurs troncs diminuent jusqu'à l'invisibilité; les crêtes seules sont tout à fait distinctes, comme des araignées suspendues entre le ciel et la mer. Mais il n'y a pas de forêts; aussi loin que l'œil peut voir au delà



de la côte, le pays est un vert nu et sans arbres. Il n'y a pas d'espace perdu à la Barbade; c'est peut-être un des endroits les plus peuplés de la terre : mille trente-cinq habitants au mille carré. Chaque année des milliers de laboureurs nègres — le surplus de la population, — sont expédiés à toutes les autres colonies anglaises.

La ville de Bridgetown déçoit l'étranger qui s'attend à voir des traits exotiques d'architecture ou de costumes; sous ce rapport elle est plus déconcertante qu'aucun autre port tropical. Dans ses rues principales on a l'impression de circuler dans une ville anglaise, et non pas une ville d'autrefois, mais dans une ville moderne tout ordinaire, en dépit du monument de Nelson. Les palmiers eux-mêmes sont impuissants à prêter un air vraiment tropical à cet endroit. Les rues sont étroites sans être pittoresques, blanches comme des routes calcaires et toutes aussi remplies de réverbération. Les costumes, la façon de vivre, la méthode des affaires sont purement anglais. La population manque d'originalité apparente, — et son activité extraordinaire, si étrangement opposée à la tranquille indolence des

autres habitants des Antilles, ne semble presque pas naturelle. La surpopulation a sans doute beaucoup contribué à développer cette caractéristique; cependant la Barbade serait toujours, par raison de sa position même, une colonie très active. Étant l'île la plus au vent de toutes les Antilles, elle est naturellement devenue non seulement le port principal, mais aussi le plus important emporium des Antilles. Elle possède des chemins de fer, des assurances contre l'incendie, et sur la vie, de bons hôtels, des bibliothèques et d'excellentes écoles communales. Son exportation seule s'élève annuellement à presque six millions de dollars (1).

Ce qui frappe l'étranger en visitant la ville, c'est que cette activité commerciale est en général représentée par des nègres, — négociants, boutiquiers et vendeurs noirs. Et même l'ensemble de la population de la Barbade est une des plus sombres des Antilles. Les régiments noirs défilent dans la rue au son des musiques anglaises en uniforme de zouave; des agents de ville noirs, habillés de blanc avec

(1) Lafcadio Hearn, il faut se le rappeler, a écrit ceci en 1887.



des casques de liège, maintiennent l'ordre; des facteurs noirs distribuent les courriers; des cochers noirs véhiculent leurs clients à *un shilling* l'heure. Physiquement ce n'est certainement pas une population attrayante, — au contraire; et puis elle est franchement brutale, très différente de la race de couleur de la Martinique. Mais les nègres de la Barbade sont doués d'une énergie immense, et ils parlent un anglais excellent. On est surpris de les entendre parler avec un accent très anglais; sans voir celui qui parle, on a peine à croire que cet anglais soit prononcé par des lèvres noires; et le débardeur nègre le plus commun, qui traîne autour du port, a une tout aussi bonne prononciation qu'un Londonien. La pureté de l'anglais de la Barbade est due, sans doute en partie, à ce que, contrairement à toutes les autres îles, la Barbade est toujours demeurée entre les mains de la Grande-Bretagne. Dès 1676, la Barbade était infiniment plus prospère que les autres colonies, et présentait un aspect social tout à fait différent; ayant déjà une population de 50.000 blancs à cette époque, l'île pouvait lever 20.000 soldats d'infanterie et 3.000 cavaliers; il y avait 60.000



esclaves. Bridgetown comprenait 1.500 maisons et un nombre considérable de boutiques. Et il ne fallait pas moins de 200 navires pour exporter la production annuelle du sucre.

Cependant la Barbade diffère aussi géologiquement de la plupart des Antilles, et il est hors de doute que la nature du sol a exercé une influence considérable sur le caractère physique de ses habitants. Bien qu'aujourd'hui la Barbade soit reconnue comme étant d'origine volcanique, — fait que nul observateur ordinaire ne supposerait d'après sa longue surface basse et ondulante, — elle est superficiellement de formation calcaire; et l'effet remarquable que produit un sol calcaire sur le développement physique d'un peuple n'est pas moins marqué dans cette latitude qu'ailleurs. Dans la plupart des Antilles, la race blanche se rapetisse et dégénère sous l'influence du climat et de l'environnement. Mais le créole de la Barbade, grand, musclé et de forte ossature, conserve et perpétue dans les Tropiques la forme et la robustesse de ses ancêtres anglais.

## XXIII

...La nuit. Nous voguons vers la Guyane anglaise; nous ne ferons pas escale avant d'amarrer à Démérara. Il souffle un vent fort et chaud qui nous oblige à rentrer toutes les bouches à vent. Une pluie tiède et oblique tombe et l'obscurité intense est rompue seulement par la phosphorescence de la mer qui, ce soir, déploie un rayonnement extraordinaire.

Le sillon du navire est une large et bouillante rivière de feu, blanche comme sous un fort clair de lune; l'éclat est si vif qu'on peut y lire. Le sillon est plus brillant au centre;

vers chaque rebord il pâlit, s'enroulant comme une fumée de phosphore. De grandes et vives lueurs en surgissent de temps à autre, comme des météores. Plus étranges encore que ce sillon sont les longs feux qui brillent autour de nous au loin, là-bas dans l'obscurité. Des flammes serpentine se tordent et il y a de longues houles aiguillées de feu, qui semblent formées de millions d'étincelles minuscules qui s'éclairent toutes au même instant, rayonnent un moment, disparaissent, reparaissent et s'éloignent, tourbillonnant en brûlant sourdement...

Toutes les nuits, il y a des vents chauds et des pluies lourdes, car c'est la saison des ouragans, et ceux-ci deviennent toujours plus violents à mesure que nous faisons voile vers le sud. Cependant nous approchons de ces régions équinoxiales où le calme de la Nature n'est jamais troublé par des tempêtes.

...Le matin : nous filons toujours vers le sud à travers une vaste clarté bleue. L'azur du ciel s'approfondit continuellement. A l'horizon, il y a un rayonnement bleu-blanc si vif qu'on peut à peine le regarder... Une mer indigo, et la splendeur continue jusqu'au couchant. Une



autre nuit lumineuse et calme. Les constellations du sud brûlent d'un éclat blanc. Nous approchons des grandes basses de la côte sud-américaine.

## XXIV

...C'est le matin du troisième jour depuis que nous avons quitté la Barbade. Pour la première fois depuis que nous avons pénétré dans les eaux des Tropiques, tout semble changé. L'atmosphère est alourdi de brouillards étranges. La clarté d'un soleil orange, immensément magnifié par les vapeurs, illumine une mer vert-jaunâtre, sale et opaque, comme si elle était stagnante... Je me souviens d'une autre identique sur la côte du Golfe de la Louisiane.

Nous sommes dans les basses, et nous avançons très lentement. Un sondeur crie, à inter-

valles réguliers, les résultats de ses sondages, qui diffèrent peu. L'air chaud est d'une pesanteur malade, comme l'atmosphère d'un marécage; l'eau montre alternativement des tons olivâtres et ocres; l'écume de notre sillon est jaune... Ces couleurs pourraient toutes être celles d'une inondation d'eau douce.

Un compagnon de voyage me dit, comme nous nous penchons au-dessus de la balustrade du navire, que cette même mer visqueuse et glauque lave la grande colonie pénitentiaire de Cayenne qu'il a visitée. Lorsqu'un forçat y meurt, on coud le cadavre dans un sac et on le porte jusqu'à la mer tandis que le tocsin sonne. Alors la surface calme est soudain brisée par d'innombrables nageoires, — les nageoires noires des requins qui se hâtent tous aux hideuses obsèques; ils connaissent le son de la cloche. La terre est en vue, — une terre très basse, — longue et mince ligne sombre qui évoque l'idée de marécages; et l'odeur nauséabonde de l'eau devient toujours plus forte.

Comme la terre se rapproche, elle révèle une belle apparence tropicale. La sombre ligne verte s'éclaircit, se définit en une merveilleuse frange de chênes verts, hérissés de crêtes de



palmiers. Ensuite nous apercevons une digue moussue, — pierres grises et ternes doublées de vert à toutes leurs jointures. Il y a un fort. Un écho étrange se moque du sifflet du navire, et le coup de canon se répercute une fois, — une seule fois; il n'y a pas de montagnes ici pour multiplier le son... Et toujours l'eau devient d'un vert plus épais et plus trouble; le sillon est de plus en plus ocré, l'écume toujours plus épaisse et plus jaune. Les navires à l'abri du vent tachent la surface unie de la mer comme des insectes posés sur un miroir. Tout à coup, il se met à pleuvoir à torrents, et on ne peut plus rien discerner à travers la tempête blanche des gouttes qui tombent.

## XXV

A Georgetown, les navires qui remontent la rivière s'amarrent tout près du quai. Nous pouvons donc pénétrer dans les docks du Gouvernement sans nous mouiller. Quinze minutes plus tard, l'averse a cessé; nous quittons les docks et nous nous trouvons dans une large rue bordée de palmiers et illuminée par le jour le plus prodigieux qui ait encore éclairé notre voyage. La pluie a éclairci l'atmosphère et dissipé les nuées, et la lumière est merveilleuse.

Mon souvenir personnel de Démérara sera toujours un souvenir de lumière étonnante.

L'irradiation a ici une force indescriptible et éblouissante qui évoque l'idée de feux électriques. L'horizon aveugle comme la fulguration immobile d'un éclair; on n'ose regarder le zénith. La journée d'été la plus radieuse du Nord n'est qu'un crépuscule à côté d'une clarté pareille. On ne se promène qu'à l'ombre de parasols, les yeux baissés. Et les pavés déjà secs flamboient presque insupportablement.

Georgetown a un aspect exotique très particulier, — différent de celui de toute autre ville des Antilles que nous ayons visitée jusqu'ici. Cela provient surtout de la présence des palmiers, car les édifices, le plan et l'idée générale de la ville sont modernes; les rues blanches et très larges pour donner accès aux rafales de vent et drainées par des canaux qui les traversent, au milieu, avec des ponts et des rues transversales, sont un exemple de la science du XIX<sup>e</sup> siècle appliquée à l'architecture au point de vue de la fraîcheur comme aussi à celui de la beauté. L'architecture pourrait être décrite « style suisse des Tropiques » : les larmiers suisses apparaissent très souvent dans les toits à vérandas; et les porches suisses se prolongent et s'allongent en de belles *piazas* et des



balcons. Les hommes qui ont imaginé ces larges *halls* frais, ces chambres admirablement ventilées, ces fenêtres à treillis qui s'ouvrent jusqu'au plafond, ont peut-être habité aux Indes. Mais la physionomie de la ville révèle aussi un sentiment de la beauté chez tous ces architectes : tout ce qui est beau et étrange dans la végétation des Tropiques y a sa place réservée. Chaque maison a son jardin, et chaque jardin flamboie de couleurs belles et singulières. Mais partout et toujours se dressent les palmiers. Il y a des colonnades de palmiers, des bosquets de palmiers, des bouquets de palmiers, — des choux-palmiers, des sagoutiers, et des rotangs; On voit que le palmier est aimé ici, qu'il est chéri pour sa beauté, comme une femme. Partout on trouve des palmiers dans tous les degrés de leur développement, de la première pousse vert tendre qui surgit au niveau du sol, au colosse merveilleux qui dresse sa tête à cent pieds au-dessus des toits; des palmiers bordent les allées des jardins en colonnades; ils se groupent en des attitudes exquises autour des vasques des fontaines; ils flanquent, — piliers magnifiques, — les grilles d'entrée; ils regardent, indiscrets, par les fenê-

tres les plus hautes des bâtiments publics et des hôtels.

...Pendant des milles et des milles nous roulons le long d'avenues de palmiers, — avenues conduisant à d'opulents champs de canne-à-sucre et qui traversent d'amusants villages de coolies. Se dressant de chaque côté de la route jusqu'à la même hauteur, les palmiers présentent l'aspect d'une longue colonnade double de troncs d'argent mat, grands piliers brillants aux panaches vert sombre, se touchant presque et formant, pour ainsi dire, le rêve d'un arc mauresque interminable. Parfois pendant un mille, les arbres n'atteignent que trente ou quarante pieds de hauteur. Puis, pénétrant dans une allée plus ancienne, nous roulons pendant une demi-heure entre des géants qui ont environ cent pieds d'altitude. La double perspective de leurs crêtes, qui se joignent en une pénombre bronzée, ne trahit qu'à de longs intervalles une variation de couleur, là où une feuille morte pend comme une immense plume jaune.

## XXVI

Dans la merveilleuse lumière qui fait ressortir tous les cercles de leur écorce, ces palmiers présentent parfois une impression singulière de vie sensible, subtile, de la chair, et semblent se mouvoir d'un mouvement lent et furtif lorsqu'on les dépasse à cheval ou en voiture. Plus on les regarde et plus cette idée prend forme, — plus ils semblent vivre, — plus leurs longs corps articulés gris d'argent paraissent prendre des poses, onduler, s'étendre. Certainement les palmiers d'une route de campagne de Démérara n'évoquent pas d'émotion aussi vraie que celle produite par les palmiers stu-



péfiants du Jardin des Plantes de la Martinique. Cette belle vie solennelle et silencieuse se haussant vers le soleil, vers la chaleur, à travers la forêt tropicale, m'a rempli, je me souviens, d'un sentiment d'effroi différent de tout ce que j'avais éprouvé jusque-là... Mais même ici, en Guyane, seul sous le ciel, le palmier évoque plutôt l'idée d'un être que celle d'un arbre, — l'idée d'une personnalité; on est tenté de croire que chacune de ses formes souples est animée par une force pensante, — et que toutes vous considèrent avec ce calme impassible que la légende prête aux être surnaturels! Et je me demande si ce n'est pas une idée similaire qui a inspiré les colons français lorsqu'ils ont appelé les palmiers mâles des *angélins*.

Le Jardin Botanique est très remarquable. Il est nouveau; il n'y a ni bosquets, ni grands arbres, ni ombrages. Pourtant les jardins bien dessinés (alternances de pelouses et de corbeilles) offrent partout des spectacles étonnants. On observe des arbustes d'une curieuse couleur orange; des plantes tachetées de quatre couleurs différentes; des plantes qui ressemblent à des perruques de cheveux verts; plantes aux

feuilles énormes et larges, comme taillées dans du cristal de couleur; plantes qui n'ont pas l'air de végétations naturelles, mais plutôt de plantes idéalisées, de belles fantaisies imaginées par des sculpteurs... Nous apercevons tout cela à travers la fenêtre de notre voiture, plantes jaunes, indigo, noires, cramoisies... Nous faisons halte pour contempler dans les étangs les feuilles vertes de la *Victoria Regia*, le monstre des nénuphars. Ce nénuphar couvre tous les étangs et beaucoup de canaux. Près des rives, ses feuilles ne sont pas remarquablement grandes; mais leurs dimensions augmentent à mesure qu'elles s'en éloignent, comme si elles grandissaient en proportion de la profondeur de l'eau. A quelques mètres elles sont grandes comme des assiettes; plus loin elles ressemblent à des plateaux, et au centre de l'étang ou du canal, elles ont atteint la circonférence de tables à thé! Elles ont toutes le rebord recourbé, comme un rebord perpendiculaire. Ça et là on voit la fleur impériale qui surgit au-dessus de ses feuilles... Peut-être, si votre cocher est un bon guide, vous montrera-t-il la *noix-à-serpent* (fruit d'un arbre extraordinaire, natif des forêts de la



Guyane). Cette noix brune a la forme d'un coquillage bivalve, s'ouvrant de même façon le long de ses bords aigus, et renferme un contenu presque incroyable. L'amande est recouverte d'une enveloppe pâle; enlevez-la et vous trouverez sous vos doigts une petite vipère à la tête triangulaire roulée trois fois sur elle-même, parfaite dans les moindres détails, de la tête à la queue. Est-ce que cette imitation merveilleuse fut conçue dans un but de protection? Car ce n'est pas une excentricité, puisque dans chaque noix l'amande-serpent est enroulée ainsi.

...Cependant, malgré cent impressions nouvelles, quelle joie n'éprouve-t-on pas lorsque, retournant vers la ville, à travers les avenues de palmiers, on a de nouveau l'impression d'être surveillé sans amour, mais sans haine, par toutes ces formes souples, élancées, gracieuses et muettes!



## XXVII

Hindous, coolies, hommes, femmes et enfants debout, assis ou se promenant sous le soleil, à l'ombre des palmiers. Les hommes sont accroupis, les mains enserrant leurs genoux noirs, et ils vous regardent fixement sous leurs turbans blancs, l'air renfrogné. Tous ces visages hindous ont la même expression tendue et sévère, le même froncement des sourcils; et leur regard perçant n'est pas absolument agréable. Il frise l'hostilité; c'est un regard d'évaluation physique et morale. Dans le fourmillement de l'Inde, ces hommes ont appris

la signification entière et toute la force de la loi de la vie, comme nous autres Occidentaux ne l'apprenons que rarement. Et sous le froncement sombre et fixe des sourcils, les yeux scintillent comme ceux du serpent.

Presque tous portent leur costume national; un turban à plis, généralement blanc, — des culottes blanches qui laissent nus genoux et mollets, — une veste blanche. Quelques-uns revêtent des longues robes bleues, et portent un turban de couleur; ce sont les *babagées*, les prêtres. La plupart de ces hommes sont grands, minces et d'ossature légère. Ils sont graves et parlent à voix basse; ils sourient rarement. Ceux qui ont de longues barbes noires sont sans doute des musulmans; on me dit qu'ils ont ici leurs mosquées, et que sur de nombreuses plantations le muezzin lance trois fois par jour un appel à la prière. D'autres se rasent, mais les musulmans permettent à leur barbe de pousser.

...Certaines des femmes sont bien charmantes dans leurs robes courtes et collantes et leurs voiles aguichants, — costume qui laisse les bras, les épaules et les pieds nus. Les bras sombres sont toujours minces et arrondis; la

cheville à l'anneau d'argent s'attache toujours avec élégance au pied droit et léger. Beaucoup de jeunes filles, soit en se promenant, soit au repos, offrent de remarquables études de grâce; et lorsqu'elles se tiennent droites, leur attitude rappelle par la légèreté et sa souplesse la pose d'une danseuse.

Une mère coolie passe portant sur la hanche un très joli bébé nu. L'enfant est d'une délicatesse exquise; ses petites chevilles sont encerclées de minces et brillants anneaux d'argent; il ressemble à une petite statue de bronze de Kama, l'Eros indien. Les bras de la mère sont couverts du coude au poignet de bracelets d'argent, — certains plats et gravés, d'autres grossiers, ronds et lisses, dont les extrémités ont été bosselées en forme de têtes de vipères. A ses oreilles, elle porte de grandes fleurs d'or, et une fleurette d'or est piquée dans son petit nez délicat. Cet ornement nasal ne semble pas absurde; sur ces peaux sombres l'effet est parfois aussi agréable qu'il est bizarre. Ces bijoux sont en métal pur; c'est ainsi que les coolies portent leurs économies sur eux, faisant fondre les pièces d'or et d'argent, et les remodelant sous forme de brace-



lets, de boucles d'oreilles et d'ornements nasaux.

...Le crépuscule est bref; au cours de notre voyage les jours se sont raccourcis; il fera nuit à six heures du soir. On n'aura pas de regrets; la gloire d'une journée tropicale telle que celle-ci est presque trop ardente pour qu'on puisse la supporter douze heures de suite. Le soleil baisse déjà; il est jaune avec un reflet orange; et comme il s'affale entre les palmiers, son regard colore le monde d'une teinte étrange : lueur fantastique telle que pourrait la dégager un soleil à demi consumé. L'air est plein d'odeurs inconnues. Nous passons sous un arbuste couleur de flammes; un parfum extraordinaire, étrange, riche et doux nous enveloppe comme une caresse; c'est l'âme du jasmin rouge.

Quel coucher du soleil tropical que celui-ci, à deux journées de voyage par mer de l'équateur! Le ciel s'enflamme de la mer presque jusqu'au zénith, — une immense incandescence orange qui se fonce rapidement et se vermeille à mesure que le soleil s'abaisse. L'intensité indescriptible de cette conflagration immense ne nous prépare nullement pour sa

disparition soudaine; on dirait que l'immense irradiation est attirée vers les profondeurs derrière la mer. Instantanément le monde se teinte d'indigo. L'air devient humide, lourd de vapeurs; les grenouilles commencent à faire un bizarre bruit bouillonnant; et, dans les arbres, un insecte inconnu entonne une musique singulière qui n'est pas le trille de notre grillon, mais une note continue, aiguë, très haute et perçante, comme un mince jet de vapeur sifflant à travers une valve. De fortes senteurs végétales, aromatiques et nouvelles s'élèvent. Sous les arbres de notre hôtel j'entends un bruit continu de gouttes qui tombent. Ces gouttes tombent lourdement comme des corps d'insectes maladroits... Mais ce n'est ni la rosée, ni les insectes; c'est une épaisse gelée transparente, espèce de liqueur, qui tombe par gouttes énormes... La nuit est froide de rosées et d'haleines végétales.

## XXVIII

En nous éloignant de la Guyane, nous voyons un deuxième coucher de soleil qui ressemble à la conflagration d'un monde; — une autre nuit sans nuages, et le matin ramène dans l'eau ce bleu clair qui nous a manqué pour la première fois à notre approche de terre. Toute la journée il y a une grande houle, et des vents tièdes soufflent; mais vers le soir l'eau change une deuxième fois de couleur et se teinte d'olive, car le flot puissant de l'Orénoque se rapproche.

Par-dessus le rebord de la mer, des formes s'élèvent, roses et gris pâle; formes indistinc-



tes qui grandissent et s'allongent comme nous avançons... Nous sommes tout près de la Trinidad.

L'île prend tout d'abord la forme définie d'une chaîne de montagnes ondoyante et grise (la couleur d'une sierra). De plus près, nous distinguons d'autres sommets de collines qui s'arrondissent et s'éteignent derrière la chaîne même. Puis les plus grandes altitudes verdissent lentement. Devant l'éperon le plus avancé de la falaise, des formes fantastiques de rocs se dressent hors de l'eau, panachées de vert et de gris rougeâtre, là où la surface n'est revêtue ni de plantes grimpantes ni de broussailles. Et entre elles, la mer bondit et blanchit.

Nous longeons une côte tropicale magnifique, devant une houle de collines enveloppées de forêts de la mer jusqu'aux sommets, forêts étonnantes, denses, sombres, impénétrables au soleil, — dont chaque brèche est d'une noirceur d'ocre. Çà et là des palmiers géants dominent le feuillage plus dense; et de curieux arbres monstrueux s'élèvent au-dessus du niveau des forêts contre l'azur, — s'étendant en d'immenses crêtes plates d'où retombent des masses de lianes. Ce front de forêt a la solidité appa-

rente d'un mur, et il ondule sans interruption devant nous pendant quarante-cinq milles, s'élevant en terrasses, s'avancant en tourelles, ou surgissant en des imitations de cathédrales, ou en des évocations de castels... Mais les secrets de ces bois n'ont jamais été explorés; un des écrivains les plus nobles de notre époque les a décrits si merveilleusement qu'il ne laisse presque rien à dire aux autres. Celui qui a lu *At Last (Enfin)* de Charles Kingsley connaît sans doute les bois de la Trinidad beaucoup mieux que ceux qui passent journellement devant eux.

Même vues du pont d'un navire, les montagnes et les forêts de la Trinidad présentent un aspect très différent de ceux des autres Antilles. Les cimes sont moins élevées, moins escarpées et moins abruptes, avec des sommets arrondis; les pics de la Martinique et de la Dominique s'élèvent au moins à 2.000 pieds plus haut. La terre elle-même est d'une formation absolument différente; elle faisait autrefois partie du continent, et sa flore et sa faune sont celles de l'Amérique du Sud.

... Un souffle de vent frais survient, un autre, et puis un autre encore; ensuite une

haleine puissante se met à souffler sur nous, l'haleine de l'Orénoque... La nuit tombe avant que nous nous engagions dans la Gueule du Singe pour jeter l'ancre dans un des havres les plus beaux du monde, et que les ouragans ne troublent jamais. Les lumières de Port of Spain dardent de longs rayons tranquilles au-dessus de l'eau immobile. La nuit se rafraîchit, et le souffle du fleuve énorme et les vapeurs des grands bois glacent l'air.



## XXIX

...L'aurore; une matinée d'une beauté sur-naturelle, — un ciel de conte de fée, — une mer qui est un poème d'amour.

Sur le firmament d'un bleu d'une tendresse exquise, toute la mer calme a une couleur tourterelle parfaitement lumineuse, — l'horizon est rempli très haut d'une nuée vert-dorée, brume d'une teinte indescriptiblement douce, nuance qui, imitée dans une aquarelle, paraîtrait impossible. Et pourtant les collines sont presque toutes grises, — les forêts qui les recouvrent sont également grises et fantastiques, — car le soleil vient à peine de se lever

au-dessus d'elles, et des vapeurs pendent comme des voiles dans l'espace. Au-dessus de l'étendue miroitante de l'océan, des raies de pourpre, de violet, de bleu pâle et d'or fluide fument, tremblent et s'élargissent; ce sont les courants du matin qui attrapent des teintes changeantes avec l'épanouissement du jour et le flux de la marée. Puis, comme le soleil se lève, des masses vertes scintillent parmi tous ces gris; les couleurs des sommets des forêts se définissent à travers la lumière vaporeuse à droite et à gauche du grand flamboiement. Seule la ville est toujours invisible : elle s'étend entre nous et l'averse de splendeur solaire, et les nuées ont pris un rayonnement tel que tout semble caché par un brouillard de feu. Peu à peu le vert doré de l'horizon devient un jaune pur; les collines prennent de douces et opulentes couleurs sensuelles. Une des plus éloignées a emprunté un ton merveilleux, doré, d'apparence diaphane, le fantôme même de l'or. Mais enfin elles se dessinent très bleues, révélant de clairs replis et des striures vertes à travers leurs brumes. Les vallées demeurent encore quelque peu ennuagées, comme remplies de fumées bleues; mais

les masses avancées des falaises et des pentes échangent vite leur vert brumeux pour une nuance plus chaude. Toutes ces teintes, toutes ces couleurs ont un charme spectral, une beauté surnaturelle. Tout semble adouci, atténué, à demi vaporeux, — les seules silhouettes très nettement dessinées étant celles des petits navires amarrés à l'abri, éparpillés sur l'eau à l'ouest, qui tous étendent des ailes de couleur pour saisir la brise matinale.

Plus le soleil se lève, plus le paysage se dégage rapidement de ce bleu vaporeux; les collines sont toutes plaquées de vert et révèlent même des détails de frondaisons. Le vent enfle les voiles qui attendent, — blanches, rouges et jaunes, — ébouriffe l'eau, la fait verdier. Les petits poissons se mettent à sauter; ils bondissent et retombent en pluies scintillantes comme de l'écume opalescente. Et, enfin, à travers la vapeur qui s'efface, des toits aux tuiles rouges, scintillants de rosée, se révèlent; la ville est dévoilée, — assez bizarre, d'aspect espagnol, ressemblant un peu à Saint-Pierre, un peu au vieux quartier de la Nouvelle-Orléans. Il y a partout de beaux et grands palmiers.



## XXX

Nous débarquons au milieu d'une foule sombre et d'un grand bourdonnement de bavardage créole... De chaudes rues jaunes sous un jour brûlant; une impression confuse de longues perspectives, de jolies maisons basses plus ou moins pittoresques, baignées de soleil et de peinture à l'eau jaune, — des avenues d'arbres ombrageux et de murs bas surmontés de feuilles de bananiers et de frondaisons de palmiers... Une sensation générale de chaleur somnolente, d'immense lumière et de végétation exotique, — et une vague déception devant l'absence de cette humanité pittoresque qui nous a charmés dans

les rues de Saint-Pierre, Martinique. Ici point de costumes voyants, comme ceux que l'on admire dans les colonies françaises; il n'y a rien de semblable dans aucune des îles anglaises. Cependant cette merveilleuse île de la Trinité est aussi unique au point de vue ethnologique qu'elle est remarquable à d'autres points de vue parmi toutes les autres Antilles. Elle a trois populations distinctes : les Anglais, les Français et les Espagnols, — sans compter ses colons allemands et ceux qui viennent de l'île de Madère. Il y a aussi un élément noir ou métis, très particulier qui correspond à chaque race créole et qui en parle la langue; il y a cinquante mille coolies hindous et un nombre important de Chinois. Pourtant, cette diversité extraordinaire de races ne frappe pas immédiatement l'étranger. La première impression qu'il éprouve en frayant son chemin parmi la cohue noire sur le débarcadère est de se trouver au milieu d'une population presque aussi africaine que celle de la Barbade. Et en effet, l'élément noir domine au point que, dans les rues, ce sont les visages blancs qui paraissent étranges par comparaison. Quand un visage blanc fait son apparition, il est en

général très barbu et austère à l'ombre d'un casque de liège. C'est la physionomie de celui qui a l'habitude de commander. Contre le fantastique fond ethnique de toute cette vie coloniale, ce vigoureux visage anglais prend un relief presque héroïque : on comprend d'une façon absolument nouvelle la dignité de la peau blanche.

Je hèle un fiacre pour me faire conduire au village coolie le plus proche ; c'est une promenade délicieuse. Parfois la route poussiéreuse et unie serpente autour de la pente d'une montagne boisée ; parfois elle domine une vallée où brillent vingt différentes nuances de vert ; parfois elle traverse de merveilleuses arcades naturelles formées par l'entre-croisement et l'enlacement de bambous qui ont cinquante pieds de haut. S'élevant en vastes bouquets et s'étendant en gerbes du sol vers le soleil, les courbes de leurs belles tiges articulées se rencontrent à des angles si parfaits au-dessus du chemin et de chaque côté, qu'elles imitent presque exactement les arches gothiques ciselées des vieux cloîtres. Au-dessus de la route, ombrageant les pentes des collines élevées, les forêts saillissent en de vertigineux pré-



cipices de verdure. Elles sont vertes, d'un vert brûlant, étincelant, recouvertes de plantes parasitaires vertes, et de vignes; elles révèlent des formes énormes, ou plutôt des rêves de formes fétichistes et effrayantes. Les feuilles de bananiers tremblent et s'agitent le long du chemin; les palmiers fusent à de vastes altitudes, comme des piliers de métal blanc; et il y a une évolution perpétuelle de la couleur du feuillage jaune-orange, — du vert émeraude ou vert noir. Mais la note dominante ressemble toujours à la couleur du plumage d'un perroquet vert.

...Nous pénétrons dans le village coolie par un sentier plus étroit, bordé de platanes, de bananiers, de flamboyants et d'arbustes inconnus aux larges feuilles. Çà et là j'aperçois des cacaotiers. Au delà de petits fossés de chaque côté de la route, et qui occupent des brèches dans la haie naturelle, se trouvent les demeures, — huttes de bois, séparées les unes des autres. Les allées étroites qui débouchent sur la route sont également bordées d'habitations à moitié cachées par des bananiers. Il y a une réverbération prodigieuse et une chaleur intense. Autour et au-dessus des arbres et des

toits s'élèvent les lointaines collines, — quelques-unes brillamment verdoyantes, d'autres bleu-brumeuses, d'autres grises. La route et les allées sont à peu près désertes; de temps à autre une mince fillette brune, ou un bébé tout nu apparaissent au seuil d'une porte. La voiture s'arrête devant un abri construit contre un mur, — simple toit de chaume de palmier soutenu par des poteaux de bambou.

C'est un petit temple coolie. Quelques laboureurs hindous fatigués y sommeillent à l'ombre; de jolis enfants nus aux chevilles ornées d'anneaux d'argent y jouent avec un chien blanc. Peintes sur le mur en dessins rouges, bruns, jaunes et verts sur un fond blanc, d'étonnantes silhouettes de dieux et de déesses se détachent. Ils ont plusieurs paires de bras et brandissent des objets mystérieux; ils semblent danser, gesticuler, menacer; mais ils sont tous très naïfs et ils rappellent les premiers efforts artistiques d'un enfant à qui on a donné une boîte de couleurs... Comme je regarde les dessins, un coolie après l'autre s'éveille (ces hommes ont un sommeil très léger) et se met à m'observer avec presque autant de curiosité et, je le crains, moins de



bienveillance que je n'ai regardé leurs dieux.

Je leur demande :

— Où est votre *babagée*?

Personne ne me répond. La gravité de tous ces visages sombres ne s'allège point. Et cependant j'aurais beaucoup aimé faire une offrande à Siva.

...A l'extérieur de la hutte de l'orfèvre hindou, les ombres des palmiers se balancent çà et là dans la blanche réverbération comme des formes de tarentules. A l'intérieur, la chaleur est accrue par le petit brasier de charbon de bois qui rougeoit à côté d'une enclume minuscule encastrée dans un bloc de bois enterré au ras du sol. Par une porte pénètrent les parfums de fleurs inconnues, et le feuillage brillant et frais de bananiers... Un instant d'attente dans le silence chaud; puis silencieusement, comme un fantôme, l'orfèvre entre par la porte donnant accès au jardin, s'accroupit, sans prononcer une parole, sur la petite natte près de la petite enclume, et tourne vers moi interrogativement son visage à demi-voilé par une barbe noire, — son visage hindou enturbané, sévère et à l'expression légèrement désagréable.



— *Vlé béras!* explique mon cocher créole.

Aussitôt l'orfèvre entr'ouvre les lèvres et lance sur le ton d'un appel la syllabe :

— *Ba!*

Puis il croise les bras.

Presque aussitôt une jeune femme hindoue entre et s'accroupit sur le pavé de terre battue au bout du banc qui est le seul meuble de la boutique. Elle tourne vers moi les yeux noirs les plus beaux que j'aie jamais vus, — les yeux d'une biche. Elle est très simplement vêtue d'une robe coolie qui dégage les bras et les chevilles, mais qui colle au corps en plis gracieux. La femme est d'un brun clair brillant comme un bronze neuf; son visage est d'un bel ovale et délicieusement aquilin. J'aperçois une petite bague d'argent en forme de serpent enroulé sur le deuxième doigt mince de chaque pied nu. Elle porte au moins deux anneaux d'argent à chaque bras; de larges anneaux d'or encerclent ses chevilles; une fleur d'or est fixée dans une narine par un petit crochet, et deux immenses cercles d'argent scintillent à ses oreilles. L'orfèvre lui murmure une phrase dans son langage hindou. Elle se lève, et s'asseyant sur le banc à mes côtés, en une

pose d'une grâce parfaite, elle tend vers moi un beau bras afin que je puisse choisir un bracelet.

Le bras mérite beaucoup plus d'attention que les bracelets; il a le ton, la douceur, la symétrie d'une statue en métal; l'arrière-bras, tatoué d'un cercle d'arabesques bleuâtres, n'a pas d'autres ornements; tous les bracelets sont portés sur l'avant-bras. Vus de près, ils apparaissent très grossiers et lourds; c'était la belle peau sombre qui, par un contraste de couleur, les faisait paraître si jolis. Je choisis le premier bracelet, cercle rond dont les extrémités se terminent en têtes de vipères. L'orfèvre écarte les extrémités du bracelet à l'aide de pincettes, et le bracelet est enlevé. Il conserve une faible odeur musquée pas désagréable, — le parfum de la chair tropicale à laquelle il était attaché. Je l'aurais emporté ainsi, mais l'orfèvre le saisit, le fait rougir sur son petit brasier, le martèle en un cercle presque parfait, le refroidit et le polit.

Je demande ensuite à voir des *béras* ou bracelets d'enfants. Et la jeune mère m'amène sa fillette, qui peut à peine marcher. Elle a des yeux extraordinaires, — les yeux de sa mère



magnifiés. Ceux de son père sont petits et féroces. Je marchande la seule paire de minuscules anneaux qui encerclent les petits poignets, et pendant que l'orfèvre les enlève, l'enfant me fixe de son merveilleux regard. Alors je remarque que la particularité de ses yeux réside plutôt dans la dimension de l'iris que dans la dimension de la pupille; bien que beaux, ils ne sont pas doux... Ils ont la flamme sombre et splendide des yeux d'un grand oiseau; d'un oiseau de proie.

...Elle grandira, cette fillette, et deviendra une femme mince et gracieuse, sans doute très belle; peut-être, suivant la coutume hindoue, est-elle déjà promise à quelque brun garçonnet, le fils d'un ami. Il ne faudra pas attendre de très longues années le jour de leur mariage bruyant; sous ce soleil les filles poussent aussi vite que ces belles formes aux larges feuilles qui remplissent la porte ouverte d'émeraude scintillante. Et elle devinera le charme de ses yeux, elle ressentira la tentation de s'en servir, et peut-être d'esquisser un de ces sourires qui exercent leur pouvoir sur la vie et sur la mort.

Et ensuite ce sera la vieille histoire créole...  
Un jour dans les champs de canne à sucre



---

jaune, parmi l'essaim de travailleurs voilés et enturbanés, on surprend une parole, on intercepte un regard; la lame du coutelas scintille en tournoyant et une foule de femmes hurlantes s'assemble dans le soleil autour d'un corps décapité. Et se dirigeant vers la ville entre deux hommes casqués et armés, un prisonnier hindou, rougi de sang, marche très tranquillement, très droit, avec la solennité d'un juge et le regard brillant et sec d'une idole...

## XXXI

...Nous pénétrons très lentement dans le port de Saint-Georges, à la Grenade, dans un silence de mort... Ici le signal du canon est interdit... Quelqu'un dit que la violence des échos de ce havre rend le bruit du canon dangereux; d'autres déclarent que la ville est dans un tel état de ruine que la détonation d'une « bouche-à-feu » le ferait écrouler.

...Il y a dans l'air de lourdes odeurs humides, comme de la moisissure ou de l'argile mouillée fraîchement remuée.

Ce port est un bassin profond et clair, entouré et ombragé d'immenses collines volca-

niques toutes vertes. La brèche par laquelle on y pénètre est cachée à la vue par un promontoire, et par des coteaux derrière ce promontoire; on a l'impression d'être dans le cercle intérieur d'un double cratère. A l'ombre de la colline la plus élevée, qui s'étend sur la moitié du port, il y a un scintillement et un éclaboussement continuels de poissons.

Du pont du *steamer*, gravissant la base de l'immense colline à un angle aigu, on aperçoit la ville comme à vol d'oiseau. C'est une vieille ville d'architecture espagnole antique, — voûtes pesantes, murs qui ne craignent point les tremblements de terre. Les constructions jaunes qui nous font face au delà du quai semblent à moitié en ruines; elles sont étrangement striées de moisissures et ont l'air d'avoir été longtemps submergées. Nous nous rendons à terre en barque, et nous débarquons au milieu d'une cohue de nègres silencieux et à l'air paresseux.

...Quel endroit pittoresque et ensoleillé que celui-ci! Toutes les rues étroites tombent en ruines : partout on voit les mêmes taches vertes sur les murs, comme de la vase déposée par une inondation. Partout la maçonnerie est



disjointe, les toits s'écroulent et d'âcres odeurs de moisissure s'en dégagent... Cependant cette architecture espagnole fut construite pour durer; ces murs jaunes, bleus et verts furent érigés avec la solidité de places fortes; les escaliers même sont en pierre; les balustrades et les grilles sont de fer forgé. Dans un climat du nord, pareils édifices résisteraient à l'usure de cinq siècles. Mais ici les forces de désintégration sont d'une puissance extraordinaire, et l'air même semble avoir le mordant dévorant d'un acide. Toutes les surfaces, tous les angles cèdent aux attaques du temps, du climat et des organismes microscopiques. La peinture s'écaille, les tuiles tombent, les pierres glissent de leurs places, et dans chaque fente de petites végétations vertes se pelotonnent, se propagent à travers les jointures, et détériorent la maçonnerie. Il y a une moisissure effarante, une mousse exagérée, le mystère et la mélancolie d'une cité déserte. De vieux entrepôts sans enseignes, immenses et vides s'ouvrent régulièrement chaque jour, pendant quelques heures. Cependant les affaires des vieux négociants qui y vivent semblent problématiques; on croirait que ces hommes

grisonnants attendent toujours le retour des navires qui firent voile il y a une génération de cela, et qui ne reviendront jamais. En pénétrant dans ces entrepôts, on ne voit pas de clients, mais, de temps à autre, un mendiant nègre. Et très haut, au-dessus de tout cela, dominant des rues si escarpées qu'un véhicule n'y pénètre jamais, les murs rouges du fort s'écroulent, tachés par la moisissure de la ruine.

On parvient au cimetière par une route qui sort en grimpant de la ville. Les grilles de fer fléchissantes que l'on franchit sortent presque de leurs gonds tant elles sont rouillées, et le mur bas qui l'entoure est presque entièrement verdi. A l'intérieur, on aperçoit une désolation d'herbes folles, de vignes, d'étranges plantes grimpantes, d'arbustes fantastiques qui poussent à tort et à travers avec quelques palmiers qui s'élèvent au-dessus de cette confusion verte; çà et là seulement, on aperçoit un scintillement de dalles funéraires dont les inscriptions sont à demi effacées. Celles qu'on peut lire sont des épitaphes de marins qui datent des années 1800, 1802, 1812. Des lézards courent par-dessus les dalles; certaines ondula-



tions subites des herbes rappellent qu'il faut se méfier des serpents, et des grillons sont perchés partout, — insectes couleur d'herbe avec deux éclats de rubis pour yeux. Ils poussent un cri comme le son d'une machine à polir le marbre. A l'extrémité du cimetière s'élève une lourde ruine qui semble avoir jadis fait partie d'une église; elle est aujourd'hui recouverte d'herbes folles et l'on ne distingue que difficilement la maçonnerie. De grands arbres poussent à l'intérieur.

Il y a quelque chose de particulièrement impressionnant dans les ruines des Tropiques, cette Nature luxuriante et toujours belle consume si vite les résultats de l'effort humain, enterre si profondément les souvenirs, déforme si grotesquement le travail de générations entières, que l'on sent ici comme nulle part ailleurs combien l'homme est éphémère et combien intense et incessant est l'effort nécessaire pour préserver ses frêles créations, même pour un temps très court, des vastes forces inconscientes qui sont antagonistes à toute stabilité, à tout équilibre factice.

...Une route lugubre serpente autour d'une falaise qui surplombe le creux de la baie. En



la suivant, on passe à l'ombre de feuillages extraordinairement sombres et sur un sol noirâtre semé de jolis fruits d'un vert vif tombés d'en haut. Ne les touchez pas, même du bout du doigt. Ce sont des pommes mancenilles; les anciens Caraïbes empoisonnaient les barbes de leurs flèches garnies de plumes de perroquet avec le suc laiteux de ce fruit. Sur le terreau, grouillant parmi les fruits venimeux, des crabes innombrables produisent un son pareil au murmure de l'eau. Certains sont très grands avec des yeux prodigieux, des pinces blanches comme de l'ivoire et une carapace rouge. D'autres, très petits et très rapides dans leurs mouvements, sont couleur framboise; d'autres encore sont vert pomme avec de curieuses marbrures noires et blanches. L'air est saturé d'une odeur désagréable de décomposition végétale.

Emergeant de l'ombre des mancenilles, on voit la route plus haut, toujours plus haut, sous des falaises saillantes de rocs plutoniques qui semblent prêts à s'écrouler sur le chemin. Près de la route le roc est nu et noir; plus haut il est voilé d'une draperie de lianes et de vignes inconnues. Tout autour on perçoit des

bruits de rampement et de sourds échos de chutes. Les végétations épaisses, très hautes, remuent dans l'air lourd comme si un être vivant se glissait sinueusement parmi elles. Et toujours cette odeur humide de décomposition. Plus loin la route apparaît plus sauvage, plongeant entre les rochers noirs à travers d'étranges voûtes de feuillages et d'arbres noirs comme la nuit. La solitude est oppressante; on retourne sans regret par des grilles rouillées et des murs croulants vers la vieille cité des Antilles qui se pourrit au soleil.

Et pourtant la Grenade, malgré le délabrement de sa capitale et l'apparente désolation de ses environs, n'est pas une des îles des Antilles les moins prospères. D'autres îles ont été moins fortunées; l'ère de la dépression est à peu près passée pour la Grenade. Grâce au développement rapide de certaines de ses cultures secondaires, — le café et le cacao, — elle espère, avec raison, réparer les pertes colossales causées par la ruine de l'industrie sucrière.

Cependant, dans le silence des rues moisissantes, dans cette mélancolie des demeures abandonnées, dans cette invasion végétale, il



y a comme une évocation de ce que tout port des Antilles pourrait devenir lorsque les ressources de l'île auront été épuisées et que son commerce aura été ruiné. Lorsque toutes les personnes ayant l'énergie et les moyens de chercher d'autres champs d'exploitation seraient parties, — les entrepôts fermés et les quais laissés à pourrir dans l'eau verte, — la Nature aurait tôt fait de voiler l'endroit de façon à y oblitérer tous les signes visibles du passé. Et en moins d'une génération, du moment où le dernier navire marchand aurait fait voile, un voyageur chercherait en vain le marché jadis populeux et affairé; la végétation l'aurait dévoré.

...Dans le parler anglais et créole de la population nègre, on peut discerner les preuves d'une transition linguistique. Le patois français primitif est en train de s'oublier très vite ou de se transformer méconnaissablement.

Or, dans presque toutes les îles, l'idiome nègre est différent. Certaines des Antilles ont changé de nationalité si souvent que le nègre n'a jamais pu y former un véritable patois. A peine venait-il d'acquérir une idée du langage de ses premiers maîtres, que d'autres



maîtres et une autre langue lui étaient imposés, — et ceci s'est peut-être renouvelé trois ou quatre fois. Le résultat est une agglomération absolument incompréhensible de parlers, un baragouin fantastique et inintelligible que nul ne saurait imaginer à moins de l'avoir entendu.

## XXXII

...Une belle forme fantastique flotte vers nous à travers la clarté matinale; d'abord d'or nuageux comme l'horizon, puis gris perle et ensuite bleu changeant avec des éclats verts : c'est Sainte-Lucie. C'est l'île la plus étrangement formée de toute cette famille volcanique; partout il y a des chaînes de montagnes aiguës comme des cristaux brisés. Dans le lointain, les Pitons, sommets jumeaux de la côte escarpée, montrent des contours plus doux, pareil à deux seins noirs se dressant contre le ciel.

...Comme nous entrons dans le port de Cas-

tries, les lignes de la terre ne paraissent pas moins délicieusement bizarres malgré leur riche verdure que lorsqu'elles sont vues de loin : elles ont un degré d'angle particulier... D'autres de ces îles ont plus ou moins un air de famille; on pourrait facilement prendre une silhouette pour une autre, même après plusieurs voyages aux Antilles. Mais Sainte-Lucie est d'une excentricité toute particulière.

Castries, sommeillant sous les palmiers au bord de son havre en courbe, qui est peut-être un ancien cratère, ressemble plutôt à un village qu'à une ville, avec ses rues de cottages bas et ses petits jardins tropicaux. La population de sangs-mêlés est très belle; et les anciennes mœurs coloniales françaises se sont moins modifiées ici, sous l'influence anglaise, qu'à Saint-Christophe ou ailleurs. On parle toujours le patois créole, bien que les costumes aient changé. On ne saurait imaginer un plus beau site, même dans ce monde tropical. Dans l'amasement de hauteurs vertes qui dominent cette petite ville, des brèches révèlent, au delà des bosquets de palmiers nains, les cimes de pics arrêtant les nuages. L'entrée du port paraît traversée de barres d'acier; ce sont



des courants. Au loin, de chaque côté, les collines volcaniques ondulent vers des lointains vaporeux; et dans leurs vallées les plus rapprochées, de belles tonalités de nuances rappellent ce ton bleu diaphane ou pourpré qu'on voit dans un étang... J'ai remarqué pour la première la même surprenante coloration des ombres qu'à la Martinique, où elle existe au point qu'on croirait presque que cette île possède une atmosphère qui lui est propre. Un ami m'informe que ce phénomène est sans doute dû à des substances inorganiques qui flottent dans l'air, — chaque substance en diffusion ayant ses propres indices de réfraction. Des substances ainsi tenues en suspension par des vapeurs varient suivant la nature du sol dans les différentes îles, et produisent des effets locaux particuliers de coloration de l'atmosphère.

...Nous ne faisons escale à Castries que pendant une demi-heure, puis nous repartons prendre des marchandises à un autre port. Comme nous voguons, les mêmes délicieux effets de couleur se répètent avec des visions de collines nouvelles et surprenantes. Les versants les plus proches descendent jusqu'à la

mer et sont d'un vert radieux, avec des rayures et des marbrures de verdure plus sombre; les collines lointaines sont bleu pâle avec des proéminences vertes qui arrêtent le soleil; et derrière ces coteaux il y a une éminence d'un gris lumineux, — gris perle, qui se définit dans l'irradiation argentée de l'horizon. L'impression générale que produit ce paysage est celle du mouvement soudainement pétrifié, — soulèvements d'un tremblement de terre, brusquement interrompu, une féerie de cônes, de pics et de monstrueuses formes tronquées.

Nous approchons des Pitons.

Vus de loin, ils apparaissent comme des melons jumeaux, nus et sombres contre le ciel. Cependant, à présent ils s'éclairent un peu, se colorant, — et ils changent aussi de forme. Ils prennent une teinte lilacée rompue par des lumières grises et vertes; et comme nous nous en approchons, davantage encore, nous voyons qu'ils sont dissimilaires à la fois de forme et de teinte... Maintenant ils se séparent devant nous, projetant de longues ombres pyramidales à travers la route du navire. Puis, comme ils s'entr'ouvrent à notre approche, ils révèlent entre eux un bras de mer, — une très



belle baie arrondie, bordée de coteaux creux d'un vert ardent. Et une charmante petite colonie, une plantation à sucre, se pelotonne entre eux sur les rives mêmes de la baie.

Du côté de la terre, ces Pitons s'élèvent au-dessus d'un brillant océan de verdure tacheté d'oasis de feuillage plus sombre. Des maisons sont perchées très haut sur le mont le plus proche parmi les versants boisés et il y a aussi des bandes brillantes de couleur, — minuscules pâturages montagnards qui ressemblent à des pièces de velours de soie verte.

... Nous passons les Pitons, nous entrons dans un autre petit havre-cratère, et nous jetons l'ancre devant le village de Choiseul. Ce village s'étend sur un saillant au-dessus de la plage et à l'ombre de hautes collines... Nous franchissons la barre et faisons amarrer le navire très haut sur le doux sable jaune. Délicieuse odeur saline de varech.

Le village est décevant; ce n'est qu'un carrefour de rues très courtes bordées de maisonnettes en bois noirâtre. Il n'y a pas d'édifices, sauf la bizarre vieille église française au toit élevé, et toute hérissée de pointes, qui ressemble à un éteignoir. Par-dessus, de larges étén-



dues de rochers de lave; une rivière peu profonde court près du village jusqu'à la mer, bouillonnante sous l'ombre des tamariniers. Elle passe près de la place du Marché, — une place sans éventaires, sans bancs, sans abris et sans pavés; les femmes y font la lessive et les enfants nus s'y baignent; ils sont couleur de bronze, d'une belle couleur foncée qui contient un soupçon de rouge.

Il n'y a guère autre chose à voir; des collines escarpées et boisées coupent la vue vers l'intérieur. Mais par-dessus la lisière de la mer, une forme étrange se révèle peu à peu, surgissant comme un beau nuage jaune. C'est une île si élevée, si lumineuse, si spectrale qu'elle ressemble à une vision de l'île des Sept Cités. Ce n'est que la silhouette de Saint-Vincent que le soleil baigne d'or vapoureux...

...Nuit à La Soufrière, autre baie semi-circulaire dans un creux de collines vertes. Les vallons retiennent des ombres bleuâtres; mais il y a de longues rayures et taches vertes qui marquent les cours d'eau ou les surfaces très abruptes. Du côté ouest, d'immenses ombres sont lancées par brisures à travers la vallée, et par-dessus la moitié des toits de la ville

remplie de palmiers. Sur la gauche, une petite rivière vient se précipiter dans la mer, et à l'ouest on aperçoit un cimetière emmuré hors duquel un palmier monumental s'élève à une hauteur sublime; sa crête baigne encore dans le soleil par-dessus l'ombre envahissante. La nuit approche; l'ombre des collines inonde tout le paysage et s'élève même au-dessus de la crête du palmier. Puis, se dressant toute noire dans le flamboiement du couchant, la terre perd toute sa couleur, tout son charme; les formes de frondaisons, les variations de teintes deviennent invisibles. Sainte-Lucie n'est qu'une apparition monstrueuse; tous ses co-teaux ondoyants, toutes ses vallées en amphithéâtres deviennent noirs comme de l'ébène.

Et l'on contemple un rêve géologique, une vision de la mer primitive; l'apparition de la terre à sa création, toute hérissée de pics fissurés, nue et sombre dans l'accouchement énorme d'un archipel.

## XXXIII

## Retour.

De nouveau le vaste poème azur et émeraude se déroule devant nous, mais en ordre inverse. La litanie des îles des saints se répète, mais à rebours. Tous les brillants ports familiers s'ouvrent pour nous recevoir; chaque forme délicieuse flotte de nouveau vers nous, d'abord jaune d'or, puis gris vaporeux, ensuite bleu irréel, mais toujours enfin radieusement nette, symétriquement exquise, comme ciselée dans de l'améthyste, de l'émeraude ou du saphir. Nous repassons en revue les mêmes merveilleux plissements de collines volcani-



ques, les villes assises dans les cratères éteints, les bois qui se dressent jusqu'au ciel, les pics ceints perpétuellement de ce nuage lumineux qui semble être l'haleine de la vie de chaque île, — sa manifestation vitale.

Et c'est maintenant seulement que la longue succession d'impressions exotiques et inconnues commence à se grouper et à former des résultats homogènes, — idées générales et convictions. Et parmi celles-ci est la certitude que la race blanche est en train de disparaître de ces îles acquises et conservées à un tel coût de sang et d'argent. Des raisons innombrables ont été avancées, — raisons économiques, climatériques, ethniques et politiques, qui toutes contiennent une parcelle de vérité, et dont aucune ne suffirait pourtant à expliquer ce fait. Déjà la population blanche des Antilles disparaît avec une rapidité incroyable. Dans l'île paradisiaque de la Martinique, il y avait en 1848, 120.000 blancs; aujourd'hui, pour environ 160.000 noirs et sangs-mêlés, il y a peut-être 5.000 blancs qui doivent soutenir la lutte ethnique, et le nombre de ceux-ci diminue chaque année. Beaucoup des îles britanniques ont été abandonnées par leurs cultivateurs de jadis;

Saint-Vincent est déserté; Tobago est une ruine; Saint-Martin est à demi abandonné; Saint-Christophe s'écroule; La Grenade a perdu plus de la moitié de ses habitants blancs; Saint-Thomas, jadis un des ports des Antilles les plus prospères, les plus actifs et les plus cosmopolites, est en pleine décadence. Et tandis que l'élément blanc disparaît, les races noires se multiplient comme jamais elles ne se sont multipliées; l'augmentation des populations noires et métisses a été partout un des résultats surprenants de l'émancipation. La croyance générale qui existe parmi les créoles blancs des Petites Antilles tendrait à confirmer l'ancienne prédiction qui dit que les esclaves du passé seront les maîtres de l'avenir. Çà et là, la lutte se prolongera peut-être, mais partout le résultat final sera le même; à moins que les conditions actuelles du commerce et de la production ne se transforment étonnamment. Les peuplades indigènes exterminées des Antilles ont déjà été remplacées par des populations bien équipées pour se mesurer avec les forces de la Nature qui les entoure, — la splendide et terrible Nature des Tropiques, qui consume les énergies des races du Nord, qui



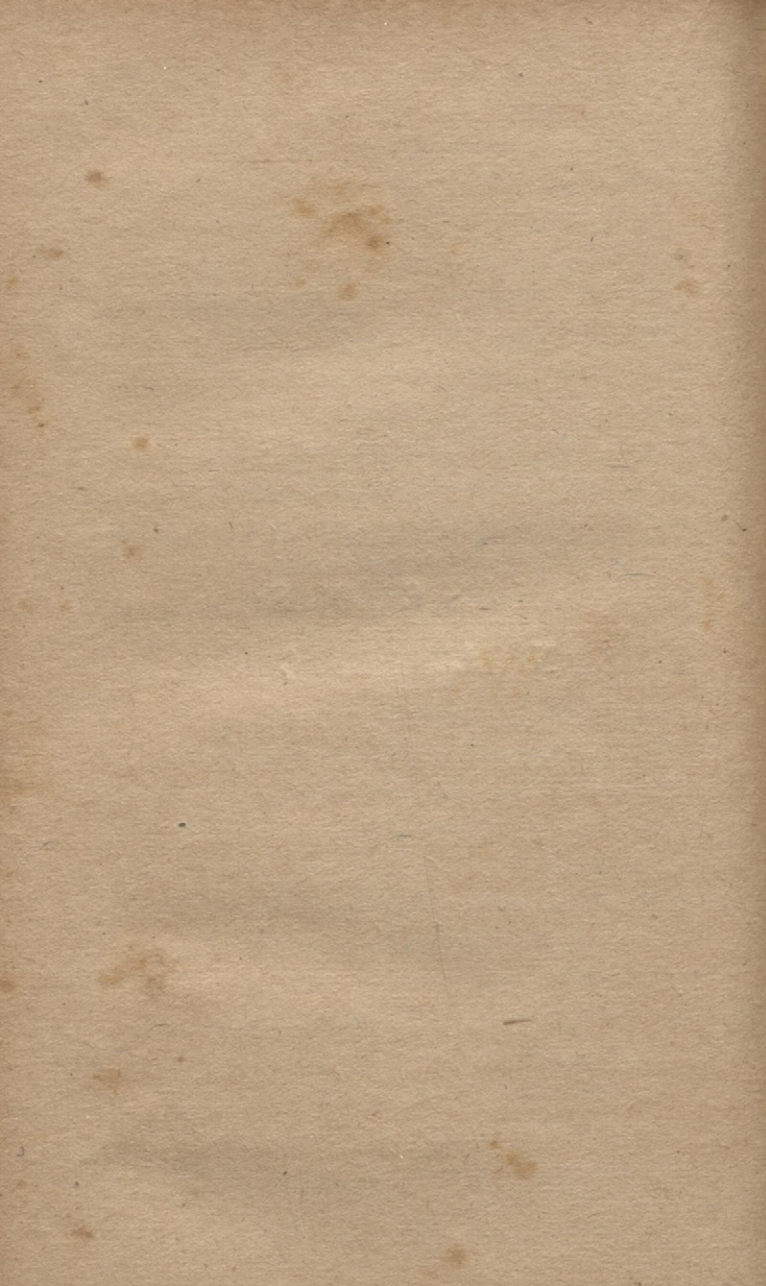
dévore tout ce qui a été accompli grâce aux héroïsmes et aux crimes, — qui efface leurs villes et rejette leur civilisation. C'est à ces populations physiologiquement en harmonie avec cette Nature qu'appartiennent toutes les chances de victoire dans la lutte déjà engagée pour la suprématie de race.

Cependant la disparition des populations blanches ne résoudrait pas le problème ethnique. Entre les nègres et les métis il existe des haines encore plus durantes et plus intenses qu'aucun des préjugés de race qui existaient autrefois entre les blancs et les affranchis : une nouvelle lutte pour cette suprématie ne devait pas manquer de se déchaîner avec l'accroissement continu des nombres, et la lutte toujours plus grande pour la vie. Et le véritable élément noir numériquement plus puissant, plus fertile, plus rusé, mieux adapté au climat pyrogénique et à l'environnement tropical, doit fatalement vaincre... Toutes les races mêlées, toutes ces belles populations aux teints de fruits, semblent condamnées à l'extinction; la tendance future, si les conditions actuelles continuent, se porte vers la race noire, et la barbarie universelle. Partout les



péchés du passé ont porté les mêmes fruits, ont fourni les colonies d'énigmes *sociales* qui se moquent de la sagesse des législateurs, — moisson de problèmes que la science politique moderne n'a pas encore pu résoudre. Peut-on espérer que les sociologues de l'avenir pourront répondre à ces problèmes, lorsque la Nature, qui ne pardonne jamais, aura exigé toute la rétribution pour tous les crimes et toutes les folies commis pendant trois siècles?

**FEMMES CRÉOLES  
DES ANTILLES FRANÇAISES**





# I

Bien que l'on sache en général que la condition de la femme dans la plupart des pays latins est une condition de réclusion relative, totalement différente de l'existence de large liberté dont elle jouit dans les communautés anglaises ou américaines, il subsiste encore un certain malentendu romanesque concernant sa vie dans les tropiques latins. Les romans, l'art et la poésie se sont combinés pour créer un faux idéal de cette vie, et pour prêter au mot *créole* un sens suggérant bien des choses heureuses, vagues et lumineuses. Les artistes et les romanciers ne sont cepen-

dant pas entièrement à blâmer; leur but a été seulement de refléter un peu de la magie de la Nature dans les zones de l'été éternel. Et nul art, nulles paroles ne sauraient dépasser la splendeur qui fut leur inspiration. Celui qui a vu, ne fût-ce qu'une fois, la Nature tropicale sous un soleil tropical, a reçu une révélation. Et s'il a un cœur, les paroles de saint Jean prendront une nouvelle signification étrange, exprimées perpétuellement par les pics pourpres, par les bois immortels, la gloire saphir de la mer et du ciel : « Ce que nous vous enseignons est que Dieu est la Lumière même. »

*Lumière!* Personne dans les villes du Nord ne saurait imaginer les possibilités de la lumière et de la couleur aux abords de l'équateur, — et celui qui les a connues une fois en demeurera éternellement hanté comme un exilé du Paradis... La poésie des tropiques est née de pareils regrets. Le roman et la chanson sont essentiellement imaginatifs, et ce qui surpasse et rassasie l'imagination ne stimule pas directement leur production. Le créole ne devient poète qu'exilé, alors qu'il se souvient du charme de son pays sans les douleurs de sa vie quotidienne. Peut-être n'y a-t-il point d'in-

cident plus touchant dans l'histoire littéraire que le sort de Léonard, le poète de la Guadeloupe. Sa jeunesse fut passée en grande partie à l'étranger à lutter afin d'obtenir les moyens de retourner à son île natale. Il y réussit après des efforts formidables, et retourna pour tomber victime de la révolution de 1789, et menacé de mort s'il insistait pour y demeurer. Ses amis le firent embarquer à la hâte, et bien qu'il eût déjà été blessé, et qu'il fût poursuivi par un assassin, il ne put se décider à partir. Il quitta plusieurs fois le bateau, et on ne réussit à le persuader de rester à bord qu'avec la plus grande difficulté. Mais la nostalgie l'avait miné, et il arriva en France mourant. A Nantes il essaya de se rembarquer, espérant au moins mourir sur son île bien-aimée; or, il expira un peu avant le départ du navire.

La nature tropicale est, en vérité, une enchanteresse; non contente d'ensorceler, elle transforme le corps et l'âme. Elle satisfait les sens et engourdit les aspirations; elle endort les facultés supérieures tout en satisfaisant, comme nulle part ailleurs, les besoins physiques de la vie.

Il a souvent été dit que le bonheur humain



a une certaine mesure fixe dans toutes les conditions de l'existence : la qualité peut varier, mais la capacité pour chaque individu demeure la même. Pareille croyance semblerait trouver sa confirmation dans les conditions de la société tropicale. Les plaisirs de la vie intellectuelle deviennent presque impossibles dans un pays où le moindre effort mental produit la somnolence, et où le milieu de chaque journée est consacré au sommeil. Et le spectacle éblouissant de la végétation tropicale sous les cieux tropicaux ne saurait tout à fait compenser l'effet énervant d'une atmosphère aussi chaude et aussi lourde que celui d'un bain turc. L'existence sociale, dans ces conditions, devient nécessairement indolente et provinciale. Et l'enchantement des Tropiques ne serait irrésistible que pour les étrangers désireux de passer leur vie à rêver et à abandonner tous les dons de la civilisation si durement acquis par la lutte dans le Nord. Et il faut savoir cela, afin de deviner combien peu enviable est la vie des femmes blanches, même dans les tropiques anglais, où l'on fait du moins un effort pour maintenir les coutumes sociales de la mère patrie. Mais, dans les vieilles colonies

---

latines du Pacifique et des Antilles, la vie de la femme a toujours été resserrée par des conventions rigides qu'aucune jeune Américaine, ni même Anglaise, ne se résoudrait à supporter.

## II

Le Temps semble avoir bougé très lentement dans les vieilles colonies françaises. Dans les rues de la Martinique, de la Réunion, de Marie-Galante ou de la Guadeloupe, on croirait presque vivre au xvii<sup>e</sup> siècle, tant l'architecture et les coutumes se sont peu modifiées au cours de deux ou trois cents ans. Les grands changements effectués par l'abolition de l'esclavage ne sont pas immédiatement reconnaissables pour un étranger. Les nègres affranchis et les gens de couleur, formant la masse de la population, conservent encore les costumes simples et voyants du passé, et paraissent jouer



à peu près le même rôle dans la vie coloniale des blancs que celui qu'ils jouaient autrefois en tant qu'esclaves. L'émancipation, le républicanisme, l'éducation n'ont pas encore aboli les anciennes mœurs, ni beaucoup modifié le parler créole. Si Joséphine pouvait se lever de la poussière de son repos pour visiter de nouveau son lieu de naissance martiniquais, elle trouverait si peu de changement aux Trois Iles, sauf la façon d'être plus dégourdie des jeunes nègres, — qu'elle ne saurait deviner l'existence du nouveau régime républicain. Et la vie moderne de la femme créole, quoique moins luxueuse qu'au siècle précédent de prospérité coloniale, diffère fort peu de celle de son arrière-arrière-grand'mère.

Sa naissance est annoncée avec une formalité désuète dans les journaux coloniaux, et est dûment enregistrée dans les archives de la Mairie. Elle est baptisée dans le crépuscule de quelque baptistère colonial, où les silhouettes de palmiers frémissent derrière les vitraux; et elle reçoit la demi-douzaine de noms, — les noms d'anges, de saints, d'ancêtres, — qui accompagnent tout enfant créole à son entrée dans le monde. Puis, quelque belle femme

noire ou brune, vêtue de couleurs éblouissantes et couverte de bijoux barbares, la porte sur un coussin en soie de maison en maison, afin que tous les parents puissent l'embrasser. Et toujours, à travers les souvenirs de son enfance, celui de ce visage brun lui sourira, — le visage de sa nourrice noire, — sa *da*. C'est sa *da* qui la baigne, la nourrit, l'habille, l'endort avec une chanson, et sans doute pendant un certain temps prend-elle la *da* pour sa mère. C'est la *da* qui la sort, la promène dans le beau monde des tropiques, et qui lui montre le vaste cercle azuré de la mer, le va-et-vient des navires, les pics encerclés de nuages, l'or murmurant des cannes à sucre, les palmiers et les oiseaux bourdonneurs aux plumages de gemmes. C'est la nourrice noire qui, la première, lui apprend à embrasser, à prononcer des mots, *Manman*, *Da*, *Papoute*, à exprimer ses pensées puériles dans le plus doux roucoulement qui fut jamais murmuré par des lèvres humaines, — le parler créole. C'est la *da* qui la première fait frémir et épanouir son imagination d'enfant avec des histoires impossibles, et qui stimule son sens musical en lui enseignant des



chansons étranges, — mélodies que l'esclave apporta aux Antilles du Sénégal ou de la Côte d'Or.

Devenue plus grande, la fillette est peu à peu séparée de sa *da*; elle apprend à parler français, à se soumettre à mille contraintes, et elle est envoyée, encore tout enfant, au couvent. Elle ne quitte celui-ci qu'arrivée à l'âge de femme. Peut-être pendant ces années voit-elle ses parents les jours autorisés pour les visites et pendant les courtes vacances de Noël. Mais autrement elle est pratiquement aussi séparée d'eux que si elle était emprisonnée, — bien qu'ils puissent vivre à quelques rues d'elle. S'ils sont très riches, elle sera peut-être envoyée en France. Dans ce cas elle acquerra des connaissances supérieures à celles enseignées dans un couvent colonial — mais son éducation est, sous tout autre rapport, fort simple et démodée. On s'efforce de donner aux jeunes filles une instruction morale et religieuse plutôt que laïque. Les pensionnaires des couvents créoles portent un uniforme très simple, — une robe toute droite de couleur sombre, ceinturée à la taille, et un large chapeau de paille. Les différentes classes se dis-



tinguent par d'étroits rubans croisés sur la poitrine et le dos, et attachés à la taille, les pans flottants. Une classe porte des rubans bleus, une autre des rubans roses; une troisième des rubans blancs. Dans son ensemble, l'uniforme est laid; il prête aux fillettes un air gauche tout à fait étranger à la race créole. Rien ne saurait paraître moins intéressant qu'une procession de pensionnaires se rendant à l'église, escortée par des religieuses. Mais ce n'est là que la phase chrysalide de la vie de la jeune fille créole : le beau papillon se révélera lorsque cet uniforme sera définitivement abandonné.

A dix-sept ou dix-huit ans, la jeune fille créole rentre chez elle, chargée d'un grand nombre de livres de prix (généralement les publications de Mame et C<sup>ie</sup>) — volumes à gros effet d'un caractère semi-religieux, et de quelques récits de voyage qui ont été attentivement examinés par un censeur ecclésiastique qui les a prononcés des lectures saines et inoffensives. Une fête intime est donnée en son honneur, et elle fait ses débuts dans la société créole. Dorénavant sa vie ne serait pas considérée bien enviable par les jeunes filles

américaines. Elle quitte rarement sa maison, sauf pour visiter quelques parents, ou pour aller à l'église, escortée par quelques membres de sa famille ou par une vieille dame qui lui sert d'accompagnatrice. Tout ce dont elle a besoin est acheté pour elle par son père, ses frères ou par sa femme de chambre; ceux-ci choisissent au magasin les objets désirés, qui sont ensuite livrés dans un plateau balancé sur la tête d'une porteuse. Elle fait son choix : certains articles sont retenus et les autres sont renvoyés au marchand qui fait parvenir sa facture en temps voulu.

Point de soirées ni de visites; la vie active de la colonie finit avec le coucher du soleil; tout le monde se retire entre huit et neuf heures du soir, pour se lever dès l'aube. Sauf pendant la brève saison théâtrale et à l'occasion du bal de carnaval annuel donné par la société *select*, il n'y a point de divertissements nocturnes. La discipline du couvent a préparé la jeune fille à cette vie cloîtrée, mais n'était la chaleur intense du climat, elle souffrirait cependant sans doute de la monotonie de son existence. Fort heureusement pour elle, elle ignore les autres conditions de la société



autant qu'elle ignore le mal. Et la tendresse de sa mère et de ses autres parents s'efforce de lui rendre l'existence heureuse. Pourtant elle regrette encore parfois le couvent, — et la liberté des récréations dans la cour ouverte, avec ses palmiers et ses *sabliers*. Elle aime aller rendre visite aux religieuses, afin d'apercevoir les élèves qui s'amuse comme elle s'amusait autrefois, — et peut-être regrette-t-elle, en son for intérieur, de n'être plus une enfant. Hélas! — elle ne se rend pas compte combien de fois encore elle éprouvera ce regret, avant qu'on la revête tout de noir, et qu'on la dépose pour dormir de son sommeil éternel dans un coin du cimetière colonial, sous les grands palmiers.

Des barreaux conventionnels enserrant de toutes parts sa jeune vie. Elle est un oiseau en cage, qui aspire vaguement à la liberté, sans soupçonner les périls que la liberté pourrait amener à sa suite. Ses plaisirs, ses idées, ses émotions sont encore ceux d'un enfant, — même le jour où sa mère, l'ayant embrassée, lui murmure une nouvelle qui la fait rougir jusqu'aux cheveux. On l'a demandée en mariage! Un monsieur qu'elle connaît à peine,



même en tant que visiteur, a demandé sa main. Pourra-t-elle l'aimer? Elle ne sait; elle est prête à se conformer aux désirs de sa mère. Dorénavant ils se rencontrent plus fréquemment, — mais toujours au salon en présence de sa famille; il ne la courtise point; ils n'ont point de conversations ni de promenades privées; en somme il n'y a rien de romanesque dans les fiançailles créoles. Tout est arrangé et déterminé par les chefs des deux familles. On chuchote dans le monde les nouvelles de ses fiançailles, mais celles-ci ne sont jamais annoncées dans les journaux. Enfin le notaire est appelé et le contrat de mariage est rédigé d'une manière strictement légale. Elle prend rarement part à ces préliminaires, mais son futur mari, s'il est un homme du monde, aura soin de lire le contrat très attentivement et d'en discuter les provisions point par point. C'est, de fait, considéré une véritable faiblesse que d'omettre ces conditions formelles du côté financier du mariage. Plus d'un homme orgueilleux et sensible a eu maintes raisons de regretter plus tard la confiance ou l'affection qui l'ont poussé à signer son contrat de mariage sans l'avoir examiné. Mais la fiancée

n'a rien à voir en tout ceci; elle se contente de laisser ses parents s'efforcer de leur mieux d'assurer son bonheur matériel.

Le mariage lui ouvre une sphère de vie plus large. Elle peut sortir librement, visiter ses amies, recevoir des parents chez elle et même parfois aller dans les magasins. Mais cette liberté relative a ses désavantages. Elle entraîne une suite d'obligations mondaines plus ou moins fatigantes, — visites pendant les heures les plus chaudes de la journée, — et la nécessité de porter des robes parisiennes noires et très ajustées dans une atmosphère et sous un soleil plus durs à supporter qu'aucune condition estivale de la zone tempérée. Et sans doute éprouve-t-elle un soulagement lorsque, plus tard, les soucis de son ménage et de ses enfants lui permettent de s'excuser de prendre une part active à la vie mondaine de la colonie. Dorénavant elle quitte rarement sa maison, si ce n'est pour aller à l'église.

## III

Telle a été depuis plus de trois siècles la vie monotone, à demi cloîtrée, des femmes créoles dans les colonies françaises. Pareille vie eût été celle de Joséphine si elle eût épousé un négociant ou un planteur de la Martinique au lieu d'un soldat. Pendant le siècle passé, et auparavant, l'esclavage et la richesse rendaient la vie de la femme créole plus luxueuse. Elle avait aussi plus de plaisirs mondains, plus de réceptions, plus de soirées, d'amusements, surtout dans la capitale, Fort-Royal, où le Gouverneur tenait une véritable cour. De plus, la fleur de la société créole pas-



sait beaucoup de son temps à Paris, et exerçait une certaine influence dans la métropole. Mais, dans la colonie propre, la jeune fille créole n'a pas de libre et joyeuse jeunesse, pas d'espoir d'acquérir une plus large liberté, sauf par le mariage, pas de roman d'amour. Pourtant, malgré ces désavantages apparents, les *demoiselles* du siècle dernier furent renommées, dans le monde entier, pour leur charme, leurs jolies manières et leur singulière beauté. Le climat et autres conditions tropicales avaient en quelques générations complètement changé la race créole, modifiant non seulement le teint et le tempérament, mais la forme même du squelette, — allongeant les membres, amenuisant les extrémités, approfondissant les orbites afin de protéger les yeux de la lumière immense. Le créole devint plus souple et plus raffiné d'aspect que son parent européen, — plus élancé mais aussi plus mince, — plus souple mais moins robuste; et cette grâce, qui est la caractéristique particulière du sang latin, paraît avoir atteint le maximum de son expression physique chez les femmes de la Martinique. La colonie était, fort justement, très fière de ses femmes; leur

---

réputation à l'étranger était devenue romanesque; des légendes de leur grâce enchantée circulaient dans le monde entier. Leur influence était même si redoutée que le gouvernement métropolitain passa une loi spéciale défendant à ses fonctionnaires coloniaux d'épouser des créoles, par crainte que les devoirs diplomatiques ne fussent dictés selon la volonté de quelque jolie femme, plutôt que selon celle du souverain! Pourtant, quelques années plus tard, une femme créole allait partager le trône du premier Napoléon et changer les destinées de l'Europe par ses doux conseils, — cette Joséphine de la Pagerie de Trois Iles, dont le souvenir survit dans la belle statue de marbre que les citoyens de la colonie ont érigée dans la Savane de Fort-de-France.

## IV

Il y a un autre souvenir martiniquais que l'on ne saurait ignorer en parlant des beautés créoles d'antan. Robert, un minuscule village de la côte sud-est, a une légende qui lui valut jadis une célébrité aussi grande que celle dont jouit Trois-Iles. Robert se vantait d'être le lieu de naissance d'une autre belle créole, qui devint, affirme-t-on, la Sultane Validé de Sélim III. Plus d'un historien semble avoir ajouté foi à cette histoire, et M. Sydney Daney, dans son *Histoire de la Martinique*, publie même son portrait, sous lequel on lisait l'inscription suivante : « Aimée Dubuc de Rivery, Sultane Validé, et mère de Mohammed II. »



Un joli visage, des cheveux poudrés rejetés en arrière selon la mode du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, et cette douce rondeur de contours qui suggère la maturité des seize ans, — lorsque l'enfant mince assume la beauté de la femme.

La légende, inspira, dit-on, un roman que je ne pus trouver dans la colonie; peut-être est-il épuisé. Les pages de M. Sydney Daney, qui la traite comme événement historique, contiennent sans doute les renseignements les plus précis à ce sujet. Selon lui, M<sup>lle</sup> Aimée Dubuc de Rivery naquit à la plantation de Pointe Royale, à Robert, en décembre 1766, trois ans après Joséphine. C'était la fille d'une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de la Martinique. Toute jeune, elle fut envoyée faire son éducation en France et passa plusieurs années dans un couvent de Nantes. A l'âge de dix-huit ans, ses parents la rappelèrent auprès d'eux, et elle s'embarqua à Nantes escortée d'une gouvernante. Le navire fut attaqué et capturé par un corsaire algérien; et Aimée et sa gouvernante furent amenées à Alger où elles furent vendues comme esclaves. La beauté de la jeune créole attira l'attention du Dey, qui, désirant s'assu-

rer l'amitié du Sultan, acheta la jeune fille et l'envoya comme cadeau à Sélim III, à Constantinople. Là, elle devint, dit-on, d'abord favorite et ensuite Sultane Validé, et enfin mère de Mohammed II qui naquit en 1785, et monta sur le trône ottoman en 1808. Telle est la légende dans sa forme la plus brève.

Pour ceux familiers avec l'histoire de la Turquie, le récit est clairement absurde. Mais on y croit encore dans la colonie, bien que M. Pierre Régis Dessalles, historien plus exact que Daney, l'ait discrédité dans une note attachée à un de ses chapitres sur les Annales du Conseil souverain de la Martinique. Dessalles, que sa profession médicale avait habitué à l'exactitude, n'avait jamais une déclaration sans un examen méticuleux des faits, et il avait à sa disposition toutes les Archives de la Marine, parmi lesquelles sont conservés en France tous les documents coloniaux importants, car le climat et les insectes rendent impossible la conservation parfaite des papiers dans les tropiques. Parmi ces documents il trouva l'histoire de la famille de Rivery, ou Derivry, cette dernière orthographe étant celle officiellement adoptée. Le père, Henri-Jacob



Dubuc Derivry de la paroisse de Robert, épousa le 24 mai 1773 une demoiselle Marie-Anne Aibousat, appartenant à une famille célèbre dans l'histoire de la Martinique. De ce mariage il y eut trois enfants :

1° Marie-Anne, née le 1<sup>er</sup> avril 1774; morte le 28 novembre 1775.

2° Rose-Henriette-Germaine, née le 6 février 1778.

Il n'existe pas de document sur le sort de Rose-Henriette-Germaine, c'est sans doute la jeune fille qui, selon la légende, fut enfermée au sérail de Constantinople, tandis que son frère, capturé avec elle, fut créé Pacha, et devint Méhémet-Ali, père d'Ibrahim-Pasha.

3° Marie-Alexandrine-Louise Victoire, née le 24 juin 1780 et qui épousa le 15 janvier 1806 un monsieur Mallet.

Ainsi s'évapore la légende. Tout en admettant la précocité des femmes créoles, il est bien évident que, puisque Rose-Henriette est née le 6 février 1778, et que le Sultan Mahmoud, son soi-disant fils, naquit le 20 juillet 1785, l'histoire est impossible selon les annales qui ne donnent qu'un intervalle de douze ans entre le mariage de M. Derivry et la naissance de



Mahmoud, époque à laquelle Rose n'aurait eu que sept ou huit ans! M. Daney dit qu'elle est née à Robert le 1<sup>er</sup> décembre 1755. Mais M. Derivry ne s'est marié qu'en 1773. De plus, Mahmoud ne fut point le fils de Sélim III. Pourtant, malgré ces faits irréfutables, la légende est toujours accréditée, — la colonie continue à se vanter de son Aimée Derivry comme étant la mère du Sultan; et quelques manuscrits fanés que j'ai lus et recopiés moi-même sont montrés aux étrangers comme preuves de cette histoire romanesque.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a environ un siècle et demi, une jeune fille créole de la famille Derivry fut envoyée en France parfaire son éducation, et que ses parents ne la revirent jamais. Plusieurs histoires étranges circulèrent sur son sort, pour expliquer le mystère de sa disparition, certaines cruelles, certaines improbables, toutes fausses; — ses parents allèrent en Europe et y passèrent des années en vains efforts pour retrouver sa trace; et en attendant il se forma sur son sort cette légende que des planteurs hospitaliers racontent encore avec orgueil dans la colonie, tout en vous offrant un verre de sirop au rhum.

## V

Mais bien que l'ancienne vie créole demeure à peu près inchangée, cette vie s'est rétrécie et a subi beaucoup de modifications. La richesse et le luxe du XVIII<sup>e</sup> siècle ne sont plus que des souvenirs. L'influence exercée par la race créole sur la politique métropolitaine a tout à fait cessé. La race elle-même tend à disparaître rapidement de ces îles. Sauf parmi les quelques survivants de l'ancien régime, vous cherchiez en vain maintenant ce beau type orgueilleux d'hommes vaillants et vigoureux qui furent jadis l'orgueil de la France coloniale. Avec l'abolition de l'esclavage et

l'introduction du suffrage universel, les nouvelles conditions sociales deviennent presque insupportables pour la race dominante, avec son conservatisme intense. Bien entendu ce furent les hommes d'une individualité marquée qui souffrirent le plus dans la guerre sans espoir de préjugés de race et de politique de race provoquée par l'abandon trop rapide des droits politiques à une population d'esclaves. Et les blancs les plus énergiques se trouvèrent obligés d'émigrer ailleurs. Ces caractères puissants qui avaient donné à l'ancienne vie créole toute sa dignité et toute sa stabilité disparurent de la scène; et le reste des blancs s'accoutumèrent à cette existence inerte, passive, qui est la leur aujourd'hui. Les conditions sociales de la monarchie ont été renversées; la population nègre, qui se multiplie avec une rapidité surprenante depuis l'émancipation, est en train de pousser la population blanche hors des îles; la race d'anciens esclaves est aujourd'hui la race dominante, du point de vue politique. Et il semble plus que probable que la race créole blanche aura disparu totalement des Antilles Françaises, ou en tout cas de la Martinique, d'ici quelques générations.



Seuls ceux qui sont depuis longtemps familiers avec la vie coloniale pourraient dire ce que la femme créole a souffert dans cette lutte des races. Avec le déclin de la dignité des classes et de la prospérité de la caste, son existence devient nécessairement de plus en plus étroite, et son avenir contient de moins en moins de promesses de bonheur. Quelque chose de sa vie présente peut se deviner d'après son invisibilité; encore plus du fait qu'elle est dominée par une influence religieuse qui règle et limite strictement ses distractions, ses lectures et l'étendue de ses connaissances. Elle a perdu cette hauteur gracieuse qui fut jadis la caractéristique particulière de sa race. Elle a peut-être aussi perdu quelque chose de ce don aristocratique d'un tact très fin qui la distinguait jadis comme fille de diplomates; elle s'embourgeoise un peu. Ses chances dans la vie se rapetissent cruellement. Sans doute, la population blanche féminine excède-t-elle maintenant de beaucoup la population masculine; pourtant les mariages sont rares et deviennent chaque année moins nombreux. Chez les créoles modernes, l'importance de la dot d'une jeune fille dépend plutôt

des considérations d'affaires que de l'affection mutuelle. Il n'en était pas ainsi autrefois. Le mariage était alors considéré comme un devoir social, et même le relâchement des mœurs tropicales au temps de l'esclavage empêchait rarement un homme de remplir ce devoir social et d'abandonner toute vie déréglée après un certain âge. Le changement qui s'est produit dans les idées coloniales sous ce rapport a été attribué à la dégénération morale, — au conservatisme de classe dans les rapports des créoles avec les éléments étrangers, et à diverses autres causes. C'est simplement le résultat de la pauvreté. Les anciennes conditions étaient absolument artificielles, et basées sur l'institution de l'esclavage soutenue par un puissant gouvernement monarchique. Et le véritable caractère de cette structure est maintenant révélé par le fait que la race blanche ne peut se maintenir dans les colonies.

Seuls ceux qui se rappellent la monarchie peuvent décider jusqu'à quel point la jeune fille créole a été changée par les conditions nouvelles. L'étranger a, bien entendu, peu d'occasions de l'observer. Possède-t-elle encore ce charme exotique qui jadis l'éleva jusqu'au



trône d'un empire et inspira ce rêve exquis en marbre blanc que l'on voit dans la Savane de Fort-de-France, entre la rivière Madame et la rivière Monsieur? Conserve-t-elle encore cette douce puissance d'ensorcellement qui effraya jadis la métropole au point de voter une loi interdisant à tout fonctionnaire colonial français d'épouser une créole? Je ne sais. Mais c'est vrai qu'elle endure plus que sa part des pénalités d'erreurs commises par ses pères dans le passé, — ces erreurs de l'esclavage qui n'ont pas encore été expiées. Et il est également exact que beaucoup de belles jeunes filles orgueilleuses et blondes, qui ont peut-être du sang princier dans les veines, cherchent enfin à échapper au formalisme monotone d'une vie sans but et sans espoir en retournant pour toujours au couvent de leur enfance, sans rien connaître des grandes joies ou des peines profondes de la vie, d'autant plus désireuses de transmuier en extase religieuse, et en pénitence, cette puissance d'amour et ce divin désir d'abnégation pour l'amour d'autrui, qui sont les attributs mêmes de l'âme féminine.





**HISTOIRE CRÉOLE**





Il faisait une parfaite journée des Antilles. Mon ami le notaire et moi traversions la Martinique par une route qui montait presque aux nuages en serpentant dans des forêts tropicales, pour en redescendre par boucles à travers des pentes vert-dorées de canne à sucre — et un paysage stupéfiant de pics violets, bleus et gris fantômes, jusqu'à la côte où rugissaient les vents étésiens. Nous avons monté toute la matinée, suivant à pied notre voiture la plupart du temps afin d'épargner la petite mule courageuse. Et la mer montait derrière nous. Elle ressembla enfin à une monstrueuse mu-

raille bleue, — bleu de pensée, sous l'horizon qui s'exhaussait sans cesse. La chaleur était comme celle qui émane d'un bain de vapeur, mais l'air était agréable à respirer avec son odeur tropicale, — une odeur faite de senteurs de sève étranges, parfums bizarres et épicés, exhalaisons de pourriture exotique. De plus, les lointains ressemblaient à des visions du Paradis, et c'était une joie que de voir les torrents descendre en rugissant dans les ravins resserrés entre les ombres des fougères arborescentes et des bambous.

Mon ami fit arrêter la voiture devant une grille pratiquée dans une haie toute remplie de fleurs qui ressemblaient à des papillons roses et blancs.

— Je dois faire une visite ici, dit-il. Accompagnez-moi.

Nous mîmes pied à terre, et il donna quelques coups sur la grille avec le pommeau de son fouet. Là-bas, à l'extrémité d'un jardin ombragé, je distinguais le porche d'une maison de planteur; plus loin se dressaient des rangées de cacaotiers et des aperçus de jeunes cannes à sucre. Bientôt un nègre, qui ne portait qu'un pantalon en toile blanche et un énorme

chapeau de paille, vint en boitillant nous ouvrir la porte, suivi d'une multitude surprenante de poulets qui pépiaient. Je ne pus distinguer le visage du nègre à l'ombre du grand chapeau, mais je vis que ses jambes et tout son corps étaient étrangement ratatinés, comme desséchés jusqu'à l'os. Je n'avais jamais vu d'être plus étrange, et je m'émerveillai de sa suite ailée.

— Eh! s'écria le notaire, vos poulets sont toujours aussi vifs Je désire voir M<sup>me</sup> Floran.

— *Moin ké dit!* répondit en patois le fantôme, d'une voix rauque.

Et il nous précéda en boitillant, tandis que tous les poulets le suivaient en piaillant sur ses talons.

— Cet homme, remarqua mon ami, fut mordu par un fer-de-lance il y a environ huit ou neuf ans. Il s'est guéri, ou du moins à demi guéri, par extraordinaire. Mais depuis lors ce n'est plus qu'un squelette. Voyez comme il boite.

Le squelette disparut derrière la maison et nous attendîmes quelques instants sur le porche. Puis une métisse, au turban couleur de guêpe, et vêtue des teintes de l'iris, — éton-



nante à contempler, — vint nous prévenir que Madame espérait que nous voudrions bien nous reposer au jardin, comme il faisait très chaud dans la maison. On nous apporta des chaises et une table dans un endroit ombragé, et la métisse nous apporta des citrons, du sirop de rhum, de ce rhum clair des plantations qui a l'odeur de jus de pommes, et de l'eau glacée dans une *dobanne* en argile rouge. Mon ami prépara les rafraîchissements et ensuite notre hôtesse, une charmante vieille dame aux cheveux d'argent clair, vint nous trouver. Je n'ai jamais vu un sourire plus gracieux que celui avec lequel elle nous accueillit, et je me demandai si elle avait pu être plus charmante dans sa jeunesse créole qu'aujourd'hui, avec ses rides bienveillantes, ses cheveux d'argent, et ses yeux noirs si francs et si brillants. Je ne pus prendre part à la conversation qui suivit, et qui se rapportait simplement à des questions d'affaires.

Le notaire eut vite réglé l'affaire en cours, et après quelques charmantes paroles d'adieu de la douce femme, nous prîmes congé d'elle. Le nègre momifié nous précéda de nouveau pour nous ouvrir la grille, — suivi de toute

son escorte de volaille. Et tout en reprenant nos places dans la voiture, nous les entendions qui poursuivaient de leurs piailllements leur antique épouvantail.

— S'agit-il de sorcellerie africaine? demandai-je. Comment enchante-t-il ces poulets?

— Bizarre, n'est-ce pas? répondit le notaire tandis que nous nous éloignons. Ce nègre doit avoir au moins quatre-vingts ans. Et il peut fort bien vivre encore vingt ans, — *le misérable!*

Mon ami prononça cette épithète d'un ton qui me surprit, car je le savais un des meilleurs hommes de la terre, et singulièrement libre de tout préjugé. Je devinai qu'il y avait une histoire là-dessous, et j'attendis donc en silence.

— Ecoutez-moi, dit le notaire après une pause, pendant laquelle nous laissâmes la plantation loin derrière nous. Ce vieux sorcier est né esclave sur cette plantation. Le propriétaire, M. Floran, était le mari de la dame que nous venons de voir. Ils étaient cousins, et ce fut un mariage d'amour. A peine avaient-ils été mariés deux ans lorsque la révolte éclata, — la révolte des noirs de 1848. Fort heureuse-



ment il n'y avait pas d'enfants. Plusieurs planteurs furent assassinés, et M. Floran fut un des premiers tués. Et le vieux nègre que nous venons de voir, le vieux sorcier comme vous l'appellez, quitta la plantation et joignit les nègres révoltés. Me comprenez-vous?

— Fort bien, dis-je. Mais il aurait pu agir ainsi poussé par la crainte.

— Certainement; les autres nègres agirent de même. Mais c'est lui qui avait tué M. Floran, sans aucune raison; il l'abattit avec un coutelas. M. Floran rentrait chez lui à cheval lorsqu'il fut attaqué à environ un mille plus bas que la plantation. Sobre, ce nègre n'eût jamais osé affronter M. Floran; la canaille était ivre, il était fou de boisson. La plupart des nègres avaient bu du tafia dans lequel ils avaient broyé des guêpes, pour se donner du courage.

— Mais, interrompis-je, comment se fait-il que ce sacripant vive encore sur la plantation Floran?

— Attendez! Lorsque les soldats eurent réussi à mater la révolte, on chercha partout l'assassin de M. Floran. Mais il demeura introuvable. Il se tenait caché parmi la canne à sucre, comme un rat des champs, comme un



serpent. Un matin, tandis que les gendarmes le cherchaient encore, — il se précipita dans la maison et s'abîma aux pieds de Madame, en pleurant et en criant : *Aië yaië, yaië! Moin te tchoué y! Moin té tchoué y! Aië yaië yaië!* C'étaient ses propres paroles : « Je l'ai tué! Je l'ai tué! » Et il implora pitié. Lorsqu'on lui demanda pourquoi il avait tué M. Floran, il répondit que c'était le diable, — *diabe à*, — qui l'y avait poussé. Eh bien!... Madame lui pardonna.

— Mais comment est-ce possible? m'écriai-je.

— Oh! elle avait toujours été très religieuse, répondit mon ami. Sincèrement croyante. Elle se contenta de dire : *Que Dieu me pardonne comme je vous pardonne!* Elle obligea ses domestiques à cacher l'assassin et à le nourrir. Et il demeura caché jusqu'à ce que le calme fût revenu. Puis elle le renvoya au travail et il n'a jamais cessé de travailler pour elle depuis ce jour. Aujourd'hui il est trop vieux pour aller aux champs, alors il s'occupe de la basse-cour.

— Mais, dis-je, comment les parents de Madame lui ont-ils permis de le pardonner?

— Madame insista qu'il n'était pas mentalement responsable, — qu'il n'était qu'un pauvre imbécile qui avait tué sans se rendre compte de ce qu'il faisait. Et elle déclara que si elle pouvait lui pardonner, combien plus facilement les autres le pouvaient-ils, eux aussi. Il y eut une consultation, et les parents décidèrent d'arranger les choses afin que Madame pût agir à sa guise.

— Mais pourquoi?

— Parce qu'ils savaient qu'elle trouvait une sorte de consolation religieuse, une sorte de réconfort religieux à pardonner à ce misérable. Elle s'imaginait que son devoir de chrétienne l'obligeait non seulement à lui pardonner, mais aussi à veiller sur lui. Nous trouvions qu'elle avait tort, et pourtant nous la comprenions. Eh bien! voilà un exemple de ce que la religion peut faire.

La surprise d'un fait nouveau, — ou la perception soudaine de quelque chose jamais imaginé jusque-là, peut causer un sourire involontaire. Et inconsciemment je souris, tandis même que mon ami parlait, ce que voyant, son front s'assombrit.

— Oh! vous riez, s'écria-t-il. Vous riez! C'est

mal! Vous vous trompez. Mais vous ne croyez pas, — vous ne savez pas ce que c'est, — la vraie religion, — le véritable christianisme.

Je lui répondis sérieusement :

— Pardon! Je crois tout ce que vous m'avez dit. Si j'ai souri inconsciemment, c'est parce que je ne pouvais m'empêcher de m'émerveiller...

— De quoi donc? demanda-t-il gravement.

— De l'instinct infaillible de ce nègre.

— Oh! oui, répondit-il, en hochant la tête. Oui... Ce fut la ruse d'un animal, l'instinct de la brute... Madame était la seule personne au monde qui pouvait le sauver...

— Et il le savait! ajoutai-je.

— Non! non! non! s'écria mon ami violemment. Il n'a jamais pu le savoir. Il l'a *senti*, seulement. Trouvez-moi un instinct comme celui-là, et je vous montrerai un cerveau capable de toute connaissance, de toute pensée, de tout entendement : non pas le cerveau d'un homme, mais celui d'un animal...





**TABLE DES MATIÈRES**





UN VOYAGE D'ÉTÉ AUX TROPIQUES .....	7
FEMMES CRÉOLES DES ANTILLES FRANÇAISES ..	185
HISTOIRE CRÉOLE .....	215



*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le vingt-cinq septembre mil neuf cent trente et un

A POITIERS

PAR

MARC TEXIER

pour le

MERCURE

DE

FRANCE



